

L'auditoire



LE JOURNAL DES ETUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

ÉDITION SPÉCIALE

SOCIÉTÉ

CAMPUS

PRIX DE LA
SORGE

DES RACES
HUMAINES

LES ENJEUX
DE LA COP21

DOSSIER

Et si c'était vrai?

Légendes urbaines et croyances populaires





DOSSIER

A l'approche des fêtes de fin d'année, *L'auditoire* consacre son dernier numéro à la thématique large de la croyance. Nous avons laissé de côté le Père Noël et le petit Jésus, vous nous en excuserez, pour s'intéresser davantage au phénomène des croyances

populaires, qui revêtent parfois des dimensions politiques voire culturelles, et aux processus qui sous-tendent leur diffusion. Vous trouverez ainsi un florilège de rumeurs, légendes urbaines et autres théories du complot, d'ici comme d'ailleurs. Bonne lecture!

04
Interview
d'Adrian Bangerter

06
Vue d'ensemble



Suite sur le web
www.auditoire.ch/230

07
Oui-dire d'ici et d'ailleurs

08
Transmission

09
Creepypasta

Créatures fantastiques

10
Réseaux de diffusion

11
Théorie du complot



FAE

20
Le Troc-o-pole



SPORT

24
Transhumanisme

Les blogueuses



CULTURE

26
C'était mieux avant

27
Bruno Pellegrino

Republication de *Mein Kampf*

28
Minorités dans les séries TV

29
Nos chroniques

16
PRIX DE LA SORGE

25
AGENDA

32
CHIEN MÉCHANT



SOCIÉTÉ

12
Happy 2015

Chronique satirique

13
Des races humaines

15
Déconnexion sociale

La taille du cerveau



CAMPUS

21
Buzz Aldrin et Alexey Leonov de passage à l'EPFL

Brève

22
Les enjeux de la COP21

23
Tandem, les étudiants étrangers racontent la Suisse

REMERCIEMENTS
UNENARRABLE, SERGERINE CHAVE DE
L'INFORMATION, JULIE COLLET, LUCILE TONNERRE,
NE PAS ÊTRE CAPABLE DE COUPER LE
CORDON, GREGOIRE POUR SON CAKE
QUI PUE, JULIE POUR UNE FOIS MAIS
LA DERNIÈRE PARCE QUE FAUT PAS
DÉCONNERI, PAS TOI, DIEU POUR SON
HUMOUR, LES CHOEURS DE L'ARMÉE
ROUGE (POUR LEUR TEIN PRINTANIER),
LUCLE (NE NOUS QUITTE PAS).

L'AUDITOIRE

N° 230
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MAXIME FILLIAU, JULIE COLLET, LUCILE TONNERRE,
FANNY UTIGER, THIBAUD DUCRET, OLIA MARINCEK,
VALENTINA SAN MARTIN, AUDREY BOVEY, LAUREANE
BADOUX, JÉRÉMY BERTHOUD, OPHÉLIE SCHÄREN,
EMMANUELLE VOLLENWEIDER, GUILLAUME GUENAT,
VIRGINIE BERTONCINI, VALENTINE MICHEL, ELSA DA
COSTA VILAR, VICTOR COMTE, ANTOINE SCHAUB,
FREDERIC COTTIER, DIANE BLANCHARD, JONATHAN
STEIMER, XAVIER CREPON, SANDRA WILHALLM,
ALEXANDRE JEWELL, ALWIN OCCELLI

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
MATTEO KNOBEL

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
THIBAUD DUCRET, MAXIME FILLIAU

DOSSIER
AUDREY BOVEY

CAMPUS ET SPORT
LUCILE TONNERRE

SOCIÉTÉ
LAUREANE BADOUX

FAE
OLIA MARINCEK

CULTURE
FANNY UTIGER

GRAPHISME
JULIE COLLET

«Du passé, faisons table en marbre!»

Au cœur des négociations sur le climat qui ont lieu ces jours, se cache un monstre dont on ne dit pas le nom. Celui-ci est, aussi, notre ami à tous: l'énergie. Pourquoi un monstre? Car il est tout simplement le premier poste de production de gaz à effets de serre (GES), en cumulant près de 70% du total. Pourtant - oh mystère - , le mot énergie n'est cité qu'une fois dans les Accords de Copenhague de 2009 et dans le *draft* de Paris. Alors, on ne nous dit pas tout?

Alors, on ne nous dit pas tout?

Retour aux sources

A l'heure où vous lisez cet éditorial, vous tentez sûrement de vous mettre à l'abri afin d'échapper au froid glacial de l'hiver - qui n'est plus si mordant selon certains, vous savez, le réchauffement climatique... A court de batterie, vous rechargez votre smartphone d'une pichenette en le branchant sur le réseau du coin. Mais tout cela a un prix. Tant énergétique, qu'économique, social et environnemental. Un accès rapide à de l'électricité peu coûteuse est l'apanage de nos sociétés modernes. Une énergie «décarbonée» et propre, c'est une histoire un peu plus problématique. Pourtant, certains pays semblent prendre le changement à bras le corps. Si les médias occidentaux décrivent régulièrement son bilan écologique monstrueux, la Chine casse - étonnamment - les codes. Jusqu'à présent, près de 70% de son énergie provenaient du charbon (ressource la plus présente sur son territoire), responsable de la majeure partie de l'émission de GES. Mais les dangers pour l'environnement et la santé publique la poussent à agir. Le pays se dirige, lentement mais sûrement, vers un nouveau mix énergétique, mélange d'hydraulique, de solaire, de gaz naturel et de nucléaire. La Chine se



Occupied, une série au réalisme inquiétant.

découvrirait-elle subitement la main verte? Pas seulement, car l'actuel gouvernement a compris que dans un futur proche - 100 ans au bas mot, le seul moyen de rester à flot, économiquement et socialement, serait de sécuriser l'accès à l'énergie, en adoptant une vision à long terme. Pour cela, les énergies renouvelables, avec leur petit côté hippie-écolo-sympa, deviennent sympathiques, y compris pour les plus pragmatiques des dirigeants. Ne dépendre de personne, c'est cool, avoir plein d'énergie sans devoir lécher les bottes de la moitié du monde, c'est encore plus cool. Ce qui, actuellement, est assez rare.

Climat et puissance: je t'aime, moi non plus

Ce n'est pas nouveau, l'environnement croise les ambitions étatiques, mais cette fois, en faisant ami-ami. Chose assez rare pour s'attarder dessus. Jusqu'à présent, ce type de préoccupations était plutôt classé chez les emmerdeurs de service, entre les droits de l'Homme et la Syrie.

Ami-ami, oui, mais pas toujours. Si elle relève de la fiction, la superbe série *Occupied*, créée par le maître du *thriller* scandinave Jo Nesbo, fait froid dans le dos. Cette fiction

angoissante nous plonge au cœur d'une Norvège qui, souhaitant se couper des énergies fossiles, est sournoisement occupée par de méchants Russes, qui veulent s'emparer des ressources pétrolières, avec l'accord de l'Union européenne. Si cela ne reste que pure fiction, elle est toutefois terriblement réaliste, et illustre toute la difficulté d'opérer des changements importants dans la manière de produire son énergie, sur le plan national autant qu'international.

Un futur radicalement nouveau

Comme disait l'autre, la révolution n'est pas un dîner de gala, elle ne se fait pas comme dans une œuvre littéraire. Mais ces changements amènent la question d'un futur radicalement nouveau, qui nécessite de penser différemment, et notamment d'éviter les pièges du passé, qui semblent parfois guetter les pays du Vieux Continent. Et de comprendre que les questions environnementales ne sont pas que de simples décisions écologiques, mais bien des choix qui impliquent nos modes de vie et notre place dans ce monde. •



«On parle volontiers de ce qui est marrant, insolite, dégoûtant...»

Interview avec Adrian Bangerter

INTERVIEW • Souvent apparentée aux commérages ou synonyme de naïveté, voire même de malveillance, la croyance populaire n'a pas bonne réputation. Le phénomène suscite néanmoins certaines questions: Pourquoi nos sociétés y adhèrent-elles? Comment se propagent-elles? Que signifient-elles? Adrian Bangerter, professeur ordinaire à l'Institut de psychologie du travail de l'Université de Neuchâtel, nous aide à démêler le vrai du faux. Rencontre.

Comment définir un phénomène aussi vaste que celui des croyances populaires?

De manière générale, les croyances populaires se définissent comme des convictions que partagent des membres du «peuple», soit des gens qui, par définition, ne sont pas experts en ce qui concerne la thématique en question. On retrouve par exemple des légendes urbaines concernant la présence de fer dans les épinards. Les personnes qui transmettent ce genre de croyances sont cependant loin d'être des experts en nutrition.

Ces croyances sont-elles strictement limitées au peuple?

Je dirais plutôt oui, mais il n'est pas impossible que d'autres acteurs s'en emparent, en fonction d'intérêts stratégiques spécifiques. Par exemple, les partis politiques extrémistes peuvent colporter des théories du complot. Elles sont parfois même érigées en politique officielle, quand l'ancien président de l'Afrique du Sud Thabo Mbeki proclamait que le sida n'est pas causé par le virus VIH.

Les croyances populaires peuvent prendre des formes diverses et variées: rumeur, légende urbaine, théorie du complot. Comment les différencier?

Malgré de nombreux points communs, chacune des formes de croyances populaires que vous citez ont été étudiées par des traditions de recherche et des disciplines différentes et selon des intérêts divergents. C'est peut-être pour cette raison qu'elles sont si difficiles à appréhender dans leur ensemble. Les rumeurs sont typiquement un sujet repris par la psychologie sociale et la sociologie. Les légendes urbaines



Adrian Bangerter décrypte le phénomène des croyances populaires.

sont étudiées par les folkloristes, soit des ethnographes ou des anthropologues. Quant aux théories du complot, elles intéressent beaucoup de disciplines, particulièrement les politologues et les psychologues.

Pouvez-vous en dire davantage sur les spécificités de ces différents termes?

Lorsqu'on parle de rumeur, on met l'accent sur un phénomène qui se diffuse rapidement sur l'échelle du temps. La vie de la rumeur est généralement courte. Elle se limite à quelques jours, voire quelques semaines. Dans le cas de la légende urbaine, on insiste plutôt sur le récit.

Généralement, il s'agit de raconter une expérience hors du commun, arrivée à «l'ami d'un ami». La théorie du complot, contrairement à la rumeur, est moins éphémère. Elle remet en cause les explications officielles apportées à la suite d'un événement marquant. Les complotistes proposent alors comme alternative un récit au sein duquel des individus mal intentionnés, très puissants, agissent dans l'ombre.

De manière générale, quel est le point de départ de ces différentes formes de croyances?

Elles émergent généralement dans le cadre d'une situation insolite, inattendue,

voire même traumatisante. Une situation incertaine et donc anxiogène, qui se manifeste sous la forme d'un changement abrupt, comme une vague de licenciements au sein d'une entreprise, ou d'un événement catastrophique, tel qu'un tremblement de terre ou une pandémie. Ces contextes de changements sociaux remettent en question les codes habituels et provoquent fréquemment un sentiment d'anxiété. Les croyances populaires cristallisent cette anxiété diffuse en une peur concrète, plus facile à exprimer: la peur de l'étranger qui pourrait enlever mes enfants, la peur des radiations émises par les nouvelles technologies, *et caetera*.

La notion de véracité ne s'avère donc pas décisive dans le processus de formation des croyances populaires...

Deux éléments sont nécessaires: un événement fort et un sentiment d'anxiété, moteur de la reconstruction symbolique d'une situation donnée de manière conforme à des a priori culturels. Il ne suffit parfois que d'une once de vérité, qui sera ensuite amplifiée. C'est par exemple le cas pour les attentats du 11 Septembre, les théories du complot se focalisent sur certains petits détails tout à fait véridiques mais les détournent pour accuser le gouvernement américain d'être à l'origine des attentats.

Comment expliquer que de tels phénomènes puissent perdurer, parfois même de génération en génération?

Je dirais que ce ne sont pas les légendes ou les rumeurs qui perdurent, mais plutôt les thématiques sous-jacentes sur lesquelles elles sont fondées. Beaucoup de rumeurs ou de théories du complot se développent sur la thématique des juifs. La figure du juif manipulateur, auteur d'actions néfastes pour les chrétiens, existe depuis l'Antiquité. Elle est partie intégrante de la mythologie populaire propre à la culture chrétienne. Ce sont ces ressources culturelles traditionnelles qui traversent les âges et alimentent périodiquement les discussions de quartier.

Ce qui expliquerait le processus de transformation que subissent les croyances populaires au fil des années et de leur développement...

Effectivement, les croyances s'adaptent au milieu dans lequel elles se développent. La rumeur selon laquelle des vers de terre auraient été retrouvés dans la nourriture servie par certains fast-food a émergé ponctuellement dans différents contextes. Aux Etats-Unis et particulièrement au sein de la population noire, on dénonce également la présence de stérilisants dans les boissons gazeuses. Une peur qui s'explique par une croyance longuement établie, celle de la volonté du gouvernement américain de limiter les naissances afro-américaines.

Concernant la diffusion de ces récits, comment expliquer ce phénomène de société qui pousse les gens à parler, à raconter des histoires, sans pour autant être certains de leur véracité?

Les gens sont naturellement poussés à parler de sujets qui les concernent,



qui les touchent ou leur font peur. Quand je sais qu'il va y avoir des licenciements dans mon entreprise, je me retrouve avec mes collègues et j'en parle. Forcément, on essaie alors de trouver des explications qui puissent répondre à l'anxiété occasionnée par la restructuration. Ce besoin d'explication dépasse le critère de véracité. En ce qui concerne les légendes urbaines, on peut penser que la motivation du narrateur consiste également à susciter l'intérêt de ses interlocuteurs. On parle volontiers de ce qui est marrant, insolite, dégoûtant, cela confère une sorte de prestige.

Que dire de l'impact de l'ère numérique et des évolutions technologiques sur la diffusion des croyances populaires?

En ce qui concerne les rumeurs, on peut parler d'un phénomène d'accélération, puisque ces dernières deviennent plus facilement transmissibles. L'ère numérique permet également la diffusion de masse, au-dehors du cercle d'individus avec lesquels on entretient un contact direct. Dans une autre mesure, il devient également plus facile de vérifier l'origine et la véracité des bruits qui courent. Il existe à cet effet des sites web, tels que snopes.com ou hoaxbuster.com, qui les répertorient.

Quelles sont les conséquences de cette diffusion de masse pour la société?

La diffusion à grande échelle de croyances parallèles a notamment

pour effet d'affaiblir l'autorité des experts. Pour prendre l'exemple des mouvements anti-vaccins, on est arrivé au point où quelqu'un qui cherche à se renseigner sur les effets de la vaccination a autant de chances de tomber sur des explications avancées par les militants anti-vaccins que sur des informations officielles, émanant d'autorités compétentes en la matière.

On assiste à un phénomène de démystification de la société

En dépit de progrès scientifiques, technologiques et rationnels, notre société reste avide de ce genre récits. Quelle conclusion peut-on en tirer?

Ces nombreuses avancées ont donné naissance à un monde désenchanté et dénué de sens. On assiste aujourd'hui à un phénomène de démystification de la société. On peut alors se demander si ces croyances ne remplissent pas une sorte de fonction religieuse, que le savoir technocratique moderne n'est plus en mesure de fournir. Je pense qu'à l'heure actuelle l'être humain est à la recherche de significations nouvelles, de réponses qui puissent donner sens à son existence. Les histoires populaires traduisent cette quête de sens et, dans une moindre

mesure, ont l'avantage d'apporter des explications simples à des événements complexes.

Quels sont actuellement les défis de la recherche dans le domaine des croyances populaires?

Par exemple, dans le cadre de l'étude des théories du complot, il est particulièrement difficile d'entrer en contact avec des adeptes de ce genre d'explications parallèles. Ces personnes ne veulent pas parler à des chercheurs, de peur d'être considérées comme folles. Ce qui finalement est souvent le cas. En effet, la psychologie tend à montrer que les gens qui croient aux complots ont des tendances paranoïaques et irrationnelles, voire presque pathologiques. Un projet actuel, mené avec des collègues à la London School of Economics, consiste à interviewer des individus qui croient au complotisme, afin de déterminer, en fonction de leur parcours de vie, quels sont les événements qui les ont poussés à embrasser de telles idées. Pour ces personnes, le complot ne se résume pas à des histoires racontées de manière légère, mais occupe une place importante. Il n'est d'ailleurs pas rare que les complotistes intègrent des communautés alternatives. •

Pêle-mêle de croyances populaires

VUE D'ENSEMBLE • Si tout le monde a déjà entendu parler de légendes, de rumeurs et de théories du complot, il n'est cependant pas si facile d'expliquer l'émergence, l'articulation ou l'influence sur notre société de ces croyances populaires. L'auditoire a décidé de mener l'enquête.

De la Dame Blanche au complot Illuminati, en passant par la soi-disant sous-exploitation des capacités du cerveau humain, les croyances populaires revêtent des formes diverses et variées. Il est toutefois possible de distinguer certains critères qui les rassemblent. Elles ont notamment pour caractéristiques de se répandre de proche en proche, au moyen du bouche à oreille ou par d'autres canaux populaires plus ou moins formels. On peut également relever que ces récits sont fréquemment recyclés, voire adaptés aux contextes spatio-temporels au sein desquels ils se diffusent.

Donner davantage de poids au populaire

Notons le constat paradoxal: malgré l'évolution des sciences, l'influence des croyances populaires ne semble pas faiblir pour autant. En effet, ces dernières permettent d'ordonner l'expérience, de stabiliser les systèmes sociaux et de donner davantage de poids au «populaire» en fonctionnant comme une sorte de contrepoids face aux explications émises par les institutions traditionnelles, comme la science, la religion ou la politique.

Légendes, rumeurs, théories du complot, mais quelles différences?

Une légende est une histoire basée sur des incidents fictifs et surnaturels, relatée comme étant véridique. A l'origine transmis de manière orale, ces récits se propagent aujourd'hui au moyen des médias de masse, comme les réseaux sociaux, par exemple. C'est le cas de la fameuse légende de La Dame Blanche mettant en scène, dans un endroit isolé et, forcément, de nuit, une jeune auto-stoppeuse vêtue de

blanc. Après être montée dans un véhicule, cette dernière disparaît brusquement à l'approche d'un passage dangereux, en poussant un cri d'alarme. Selon la légende, la jeune femme serait elle-même décédée à la suite d'un accident de la route et son fantôme réapparaîtrait ponctuellement aux abords des routes. De mul-

de témoigner de l'exactitude de la rumeur. De par sa rapidité d'apparition et de disparition, il est particulièrement difficile de la maîtriser ou même de la démentir. Née en 1969, dans la ville d'Orléans, *La rumeur d'Orléans* laissait entendre que des jeunes filles avaient été droguées, puis enlevées, dans les cabines d'es-

pour planifier une action illégale et néfaste destinée à affecter le cours des événements. C'est le cas des Illuminati, dont le but serait d'imposer un gouvernement global, qui dirigerait l'ensemble de l'humanité.

Entre business et arnaques

C'est un fait, les croyances populaires attisent la curiosité. Alors que certains prennent plaisir à les divulguer à la manière de simples commérages, d'autres n'hésitent pas à en tirer profit. En effet, divers films ou livres à grand succès ont été inspirés par des légendes. Pour ne donner qu'un exemple, la légende du presbytère de Borley – considérée comme «la maison la plus hantée d'Angleterre» – était en fait un canular. A la suite d'une enquête, il a été conclu que les propriétaires avaient frauduleusement mis en place des stratagèmes – des «écritures fantômes» avaient été tracées de la main gauche par la propriétaire, pour en maquiller le style – destinés à faire croire aux visiteurs que la maison était hantée et ainsi attiser leur curiosité. Bien que les croyances, une fois mises face à la réalité, soient de toute évidence réfutables, il serait simpliste de penser que croyances et réalité se placent en opposition. Si le plus souvent, la croyance est associée au mysticisme, elle fait sans aucun doute partie de la réalité quotidienne et se retrouve dans chaque geste

de tous les jours, si banal ou anodin soit-il. Il s'agit par exemple de simples superstitions: «toucher du bois pour se porter chance», «ne pas passer sous une échelle» ou encore «ne jamais se lever du pied gauche afin de s'assurer de passer une bonne journée». Vous êtes donc prévenus... •



Igor Paratte

tiples vidéos amateur, mettant en scène des personnes lambda victimes de l'auto-stoppeuse, sont d'ailleurs actuellement disponibles sur le web. La rumeur quant à elle serait une interprétation du quotidien ne se basant sur aucun fait avéré, mais visant à être crue et transmise à large échelle, en général par le bouche à oreille. La plupart du temps, il n'existe aucune preuve concrète permettant

sayage de boutiques tenues par des commerçants juifs. Finalement, la théorie du complot met en doute l'Histoire officielle, qu'elle soupçonne être le produit de l'action d'un groupe occulte agissant dans l'ombre. Loin de la simple rumeur, il s'agirait d'un récit théorique qui se prétend cohérent et cherche à démontrer l'existence d'un petit groupe de gens puissants, qui se coordonnent en secret

Oui-dire d'ici et d'ailleurs

MONDE • Qu'en est-il des légendes urbaines ou des bruits de couloir aux quatre coins de la planète? *L'auditoire* vous propose un échantillon de rumeurs exotiques, bien que non exhaustif, tiré de l'ouvrage *100% Rumeurs* de Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard aux Editions Payot & Rivages, 2014.

AFRIQUE DU SUD – La chambre d'hôpital maudite

«Durant plusieurs mois nos infirmières ont été stupéfaites de trouver chaque vendredi matin un malade mort dans le même lit», a déclaré aux journalistes une porte-parole de l'hôpital Pelonomi. «Il n'y avait de cause apparente pour aucune de ces morts, et des contrôles étendus du système de conditionnement d'air comme des investigations concernant des infections bactériennes n'ont révélé aucune piste. Toutefois d'autres recherches ont maintenant révélé la cause de ces morts. Il apparaît que chaque vendredi matin une femme de service entrainait dans la salle, débranchait la prise d'alimentation du respirateur artificiel, branchait sa cireuse dans la prise vide, puis vaquait à ses tâches. Lorsqu'elle avait fini, elle rebranchait le respirateur artificiel et partait, sans réaliser que le malade était maintenant mort. Elle ne pouvait, après tout, entendre les cris ni l'éventuel rôle d'agonie avec le vrombissement de la cireuse.» – *Cape Times*, 13 juin, 1996. •

TCHÉTCHÉNIE – Femmes snipers

Des jeunes femmes baltes tireuses d'élite se seraient engagées comme mercenaires aux côtés des Tchétchènes dans leur lutte contre l'armée russe. Ces femmes snipers, surnommées «les Collants Blancs» en raison de leur tenue de camouflage d'hiver, seraient particulièrement redoutées.

«Les Collants Blancs», cruelles et efficaces

Cruelles et efficaces, elles agiraient individuellement, profitant ainsi de l'effet de surprise. Dans l'éventualité où elles seraient capturées, il est dit que les soldats russes se vengeraient en les violant, pour ensuite les faire exploser au moyen de grenades. •

CHINE – Lieux hantés

A Singapour, sur la plage Changi, où des habitants ont été massacrés par des Japonais pendant la Seconde Guerre mondiale, on prétend qu'il est possible d'entendre des pleurs, des cris ou d'apercevoir des corps décapités marcher le long de la mer. Les universités ont également leurs fantômes: une petite fille à l'Université de Nanyang et une femme sans tête à la National University of Singapore. Dans la même idée, la station de métro Bishan, construite sur un ancien cimetière, accueillerait des passagers dont le corps ne se reflète pas sur les fenêtres. •



Ghosts of Outram Park de Nestor Lacle. Une photo prise dans le métro de Singapour.

COLOMBIE – Alerte au Burundanga

Dans une station service colombienne, la rumeur raconte qu'un homme aurait approché une femme en train de remplir son réservoir à gaz, afin de lui proposer ses services en tant que peintre. Il lui aurait ainsi laissé sa carte avant de retourner vers son propre véhicule. C'est lorsque la femme en question s'apprêtait à reprendre la route qu'elle se serait rendu compte qu'elle était suivie. Elle se serait alors soudainement sentie étourdie et aurait eu de plus en plus de peine à reprendre son souffle. En essayant d'ouvrir la fenêtre de sa voiture, elle aurait alors senti une odeur étrange se dégageant de sa main, la même qui, quelques minutes plus tôt, avait accepté la carte de visite de l'étranger. La substance à laquelle cette mésaventure fait référence s'appelle le Burundanga, une drogue qui alimente de nombreuses rumeurs en Colombie. Utilisée afin d'étourdir une victime pour ensuite en tirer profit, le Burundanga, transmissible par un simple contact, est considéré comme quatre fois plus dangereux que la drogue du viol. •

ALLEMAGNE – Adolf Hitler

En 1981, les mémoires du juriste Dietrich Gústrow «révèlent» qu'Hitler enfant aurait été mordu au pénis par un bouc dans la bouche duquel il tentait d'uriner. (Gústrow affirme avoir, en 1943, défendu le narrateur de cette histoire, un compagnon de jeu du Führer, lors de sa traduction devant un tribunal militaire secret.)

Hitler, génitalement mutilé

En 2008, le *Sun* exhume un document au parcours compliqué (la confession d'un médecin reçue en 1985 et retrouvée dans le testament du confesseur, qui regrettait alors d'avoir sauvé la vie du Führer) qui prouverait qu'Hitler aurait été génitalement mutilé lors de la bataille de la Somme en 1916. Bref, en plus classique et plus concis: Adolf Hitler n'avait qu'un testicule! •

USA – The lost little boy crying

«Attention all girls and ladies: If you walk from home, school, office or anywhere and you are alone and you come across a little boy crying holding a piece of paper with address on it; **do not take him there!** Take him straight to the police station for this is the new «gang» way of rape. The incident is getting worse. Warn your families. Re-post this so this message can get across to people.» – Facebook, février 2012. •

JAPON – Le suicide de fans de jeux vidéo

«Dead Or Alive Online repoussé au Japon. La nouvelle a provoqué un drame au pays du Soleil levant: 147 otakus (fans japonais de jeux vidéo) se sont suicidés en gobant des poches de silicone pour protester contre ce report de la part de Tecmo.» – Ed Warner dans *Xbox-Mag*, le 4 mars 2004. •

Vie et mœurs d'une rumeur

DIFFUSION • Les histoires non fondées sont toutes intéressantes pour leur contenu, tantôt inquiétant, parfois étrange, souvent étonnant. Elles sont aussi révélatrices des médias qui les diffusent. Toujours est-il que sans un public pour y croire et en parler, elles n'existeraient pas. Qu'apprend-on sur notre société en autopsiant une rumeur? Éléments de réponse.

Rumeur ou légende urbaine, les histoires transmises derrière une porte ont toutes un contenu plus ou moins faux. Pourtant, nous aimons les raconter et y croire. S'ils semblent à première vue totalement loufoques, on retrouve toujours une part de vraisemblable dans les bruits qui courent. Ce n'est pas par ignorance que nous en parlons, au contraire, l'existence de bonnes raisons d'y croire motive à s'y intéresser. Le proverbe «il n'y a pas de fumée sans feu» justifie cette démarche. Une fois qu'elle est lancée, l'histoire évolue en fonction de ceux qui l'étoffent et la transmettent. Bref, elle fait son propre chemin au gré de ceux qui y adhèrent.

Y croire ou ne pas y croire?

Nous ne croyons cependant pas si facilement à la rumeur comme l'explique Fabrice Clément, codirecteur du Centre de sciences cognitives de l'Université de Neuchâtel. Selon les recherches effectuées au sein de ce laboratoire, l'Homme dispose en effet d'un mécanisme, la vigilance épistémique, qui le rend méfiant vis-à-vis de la communication.

Pourquoi raconter un récit par lequel nous ne sommes pas convaincus?

Dans le cas des oui-dire, l'information n'est au départ pas prise pour argent comptant, mais simplement relayée. Alors pourquoi raconter un récit par lequel nous ne sommes pas convaincus? «Parce qu'une information est littéralement in-croyable, les gens vont la transmettre», souligne Fabrice Clément. L'histoire, étrange, qui sort de la masse, attire l'attention sur elle et sur la personne qui la raconte. Valorisée, cette dernière en parle malgré la bizarrerie du contenu. Si l'information annonce un danger, le phénomène de bienveillance pousse à prévenir qu'il y a des crocodiles dans nos égouts, «sait-on jamais». Outre l'aspect fictionnel, l'esthétique des



histoires attire aussi. Certaines légendes sont simplement jolies, soulignent un trait d'esprit ou mettent en avant des situations universelles.

La petite anecdote devient grande

Plus une population se transmet un récit, plus celui-ci prend de l'ampleur. Par cascade informationnelle, les on-dit deviennent des faits. «Les gens réalisent que l'information circule beaucoup», développe Fabrice Clément. «Elle gagne alors en crédibilité, on suppose qu'il doit y avoir quelque chose de fondé, une base solide sur laquelle la rumeur s'appuie.

L'effet mouton pousse à entrer dans le piège

On rentre dans les mécanismes basiques de consensus.» L'effet mouton pousse à entrer dans le piège de la rumeur et à la faire vivre. Une fois sensibilisé à l'histoire, on la renforce

en ne relevant plus que les avis allant dans le sens de notre croyance. Si on colporte une histoire, c'est qu'elle correspond à nos opinions. Cette orientation cognitive, appelée «biais de confirmation», influe sur notre manière de nous informer. Lorsque deux avis divergent, un effet de polarisation apparaît, ce qui conforte nos opinions. Une fois lancée, démentir une rumeur est donc très compliqué, surtout si ceux qui y croient sont en conflit avec l'instance dont elle fait l'objet. Ce dernier cas est courant aujourd'hui. Des rumeurs qui vont à l'encontre des institutions apparaissent quotidiennement sur la Toile. La vigilance épistémique engendre une méfiance vis-à-vis des sources officielles. A tort ou à raison, de nombreuses personnes mettent en doute la presse et les communiqués officiels. Les sceptiques mènent alors leur propre enquête, cherchent des informations dans des sources dites «non autorisées». Encouragés par le biais de confirmation, ils relèvent les moindres détails validant leur théorie.

Il en résulte une histoire particulièrement bien argumentée, à contre-courant des nouvelles officielles. Sortant du lot, la rumeur est lancée et attire la foule déçue par les journaux et les gouvernements.

Un phénomène en expansion?

Cet exemple relatant la formation d'une rumeur est lié à notre société. Actuellement, le médium à l'origine de la diffusion des bruits qui courent n'est plus la personne d'à côté. Nous sommes préparés à la communication interindividuelle, c'est-à-dire à parler avec des personnes sises en face de nous. Dans ce cas, nous pouvons vérifier si une information s'avère véridique ou non en posant directement la question, en évaluant le visage de l'autre. Fabrice Clément explique que «notre cerveau est méga social, mais préparé pour un certain type de société. Suivant le processus d'information, nous ne sommes pas équipés. Nous ne sommes pas prêts pour une société mondialisée.» Internet, par le biais de l'anonymat, ouvre une voie royale aux légendes urbaines et rumeurs.

Il est aujourd'hui exigé d'avoir un avis sur tout

Parallèlement à l'augmentation de leur impact, les récits sans fondement rencontrent de plus en plus d'adeptes. De par leur fonction d'informer sur autrui, de vérifier si des groupes distincts respectent les normes, les rumeurs attirent. Ce phénomène est amplifié actuellement par le devoir de prendre position. Se placer sur l'échiquier de l'actualité permet d'exister. Comme le signale Fabrice Clément, l'exigence d'avoir un avis sur tout devient supérieure à la nécessité de s'informer sur la véracité d'une histoire. •

La terreur à haut débit

HORREUR • Pour tous ceux qui ont la nostalgie des soirées autour du feu, à se raconter des histoires qui font peur, qui n'ont jamais été aux scouts et encore moins en camping dans la forêt, il existe un moyen de se rattraper, au chaud et à la maison, à condition d'avoir du wi-fi.

La merveilleuse association d'internet et de la mondialisation nous offre parfois des biens de consommation totalement gratuits et en libre disposition. C'est le cas notamment des «creepypasta», nés au croisement de la culture internet, de la pop culture et des légendes urbaines. Compression des mots «creepy» («sinistre» en anglais) et du mot «copypasta», terme qui désigne des textes qui sont copiés et collés à travers plusieurs forums ou blogs, les creepypasta sont des histoires horribles virales. Leur origine remonte aux légendes urbaines véhiculées par mail sous forme de textes courts, pratique qui a pris son essor dans les années 1990. Ces récits, insérés progressivement dans la culture populaire, relatent des histoires de tueurs,

de malédictions ou de fantômes. Caractéristique principale des creepypasta, le format court facilite dans un premier temps leur reproduction sur internet et donc leur rapide transmission au sein de la société. Plusieurs légendes naissent alors de ces histoires, toujours racontées soit disant par des témoins, ou des proches de témoins, dont l'une des plus connues aujourd'hui est *Slender Man* - un même créé autour d'une créature mince à longs bras, qui apparaît mystérieusement sur certaines photos, traque et kidnappe des enfants. Le phénomène a aujourd'hui pris une telle ampleur qu'il existe plusieurs bases de données autour des creepypasta. Les récits se complexifient et se fixent peu à peu. Toujours plus de gens participent à l'élaboration de ces

mythes modernes, qui évoluent et se transforment au fil des participations et des créations d'anonymes, développant un véritable folklore de l'horreur en ligne. Cependant, l'accessibilité de ces histoires n'a pas que des bons côtés. Certaines personnes peuvent facilement être impressionnées par ces récits qui, de par leur forme, tendent à se confondre avec la réalité. En 2014, dans le Wisconsin, deux fillettes de 12 ans ont attiré une de leurs camarades dans la forêt, pour en faire offrande à *Slender Man* et ainsi protéger leurs familles. Il n'empêche que plusieurs de ces textes sont très bien écrits et à apprécier dans leur valeur de fiction. Parmi les exemples notables, *Penpal*, un creepypasta adapté en roman, raconte l'histoire d'enfance d'un garçon qui se



retrouve malgré lui l'objet d'une obsession malsaine. Ou encore 1999, un autre récit qui nous parle d'une mystérieuse chaîne de TV locale, où un homme déguisé en ours invite chaque jour des enfants dans sa cave... •

Victor Comte

Helvétie légendaire

FOLKLORE • Nombreuses sont les croyances et créatures qui alimentent le folklore de nos régions. Malheureusement, rares sont celles qui dépassent les frontières du pays ou même de leurs cantons respectifs. Plongée dans l'imaginaire de nos contrées.

Enfants, nous avons tous entendu parler de créatures légendaires comme le Yeti ou le monstre du Loch Ness. Toutefois, la Suisse recèle aussi son lot d'histoires fantastiques qui mettent en scène diverses créatures mythiques. En tentant d'apprivoiser l'incompréhensible et de perpétuer le souvenir de leurs héros, nos ancêtres ont bâti leur histoire sur des symboles.

La grotte aux fées de Saint-Maurice

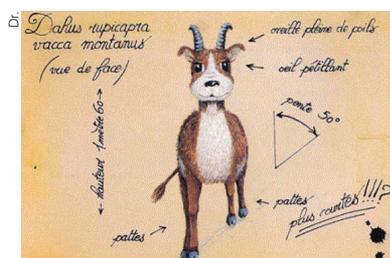
Il y a bien longtemps, selon les légendes, cette grotte était habitée par une bonne fée qui protégeait la contrée de Saint-Maurice et ses habitants. Elle veillait, dans la mesure de ses pouvoirs à limiter les crues du Rhône, à ce que les récoltes ne pâtissent pas trop des intempéries ou que le bétail ne soit pas décimé par les maladies et les parasites. Elle éloignait les loups, encore nombreux à cette époque, et tenait nombre de brigands à distance en les menaçant

de quelque sort particulièrement redoutable. Depuis sa découverte en 1863, la galerie creusée en zigzag dans le rocher attire de nombreux visiteurs. A l'intérieur, ces derniers ont la possibilité de voir leurs vœux exaucés en plongeant leur main gauche dans la source des fées.

Aujourd'hui encore le Diable réclame son dû

Le pacte avec le Diable au Gothard

L'origine du Pont du Diable, situé dans la région du Gothard, est associée à une légende qui remonte au début du XIII^{ème} siècle. À cette époque, le passage, acrobatique et particulièrement dangereux, nécessitait la construction d'un pont. Un étranger se proposa alors pour ce labeur. En échange, il exigea la vie de la première personne qui traverserait



l'ouvrage. Les habitants acceptèrent et le pont fut construit en trois jours. Cependant, personne n'osa l'emprunter: les gens s'étaient rendu compte qu'ils avaient eu affaire au Diable. Il fut alors décidé qu'un bouc serait le premier être vivant à effectuer la traversée. Loin de se laisser rusé, le diable, hors de lui, provoqua la chute d'un énorme rocher afin de détruire le pont tant attendu et ainsi punir les habitants. Le projectile manqua sa cible et tomba près de Göschenen, petite commune du canton d'Uri où la «Pierre du Diable» est toujours visible à

l'heure actuelle. Huit cents ans plus tard, le tunnel de base du Gothard traverse le massif, les trains foncent à 250 km/h sous la montagne. En attendant, le Diable, intraitable, réclame son dû.

La chasse au dahu

Probablement l'animal le plus connu des Alpes et de la chaîne du Jura, le dahu est une créature sauvage imaginaire qui vit dans les zones montagneuses. Cet animal légendaire, résidant uniquement sur des pentes, aurait deux pattes plus courtes que les autres. Autrefois, les habitants avaient ainsi pour habitude d'envoyer les touristes naïfs à la chasse du dahu, afin de les convaincre de visiter la contrée en question. Mythe ou réalité, le mystère reste entier. Aussi, lorsque vous serez en montagne, ouvrez l'œil et le bon, on ne sait jamais! •

Valentina San Martin

L'industrie des rumeurs

TECHNOLOGIE • De la rumeur aux mèmes existe une constante: la médiation par la technologie et les institutions. Olivier Glassey nous explique leur impact historique sur les légendes urbaines.

Un œil moqueur est souvent porté sur les rumeurs et les légendes urbaines. Pourtant, l'avènement du web pose de grandes questions sur notre conception de la réalité. En effet, les légendes dont on s'amuse maintenant sont séculaires et ont traversé plusieurs époques technologiques. Olivier Glassey, maître d'enseignement et de recherche en sciences sociales et chercheur au laboratoire de cultures et humanités digitales de l'Unil, apporte son expertise pour comprendre l'impact du support médiatique sur la propagation des mythes.

Le bouche-à-oreille, un mode de transmission d'idées éternel

Il était une fois la rumeur

Si parler d'une ère sans technologie serait erroné, il faut admettre que les révolutions industrielles du XIX et XX^{ème} siècle ont bousculé la donne. Un mode de transmission d'idées semble cependant être éternel: le bouche-à-oreille. «Le travail de circulation se fait sur une temporalité longue, il nécessite du temps pour être socialisé», explique Olivier Glassey. Dans ce contexte, la proximité et l'autorité - parentale, scientifique - de l'énonciateur d'un récit sont capitales. «Je n'avais pas le choix de croire à l'hydrocution; mes parents m'interdisaient formellement de me baigner après avoir mangé», illustre le sociologue. Par ce biais, le rapport à la réalité est cadré par des liens de confiance et d'absence de sources alternatives. Les légendes se développent sur le long terme, naturalisées de génération en génération.

La télé, l'image institutionnelle

La télévision, à l'image de la radio ou de la presse, est l'exemple de technologie dont la démocratisation s'accompagne d'une production institutionnalisée et liée à l'Etat.



Premièrement, le rapport à l'image engendre une autre approche de la réalité: la focalisation du spectateur est concentrée sur un seul objet. De plus, le dispositif technique - caméra, équipe de tournage - est dissimulé. En conséquence, les codes de production télévisuelle créent l'illusion d'une information directe, intime, presque palpable et donc, valide. En effet, la production à la télévision est très balisée. Les tentatives de rumeurs et canulars demeurent rares et toujours cadrées. «La télévision agissait comme canal officiel, empreint d'une aura d'authenticité qui n'était pas discutable sans remettre en cause le pouvoir politique», précise Olivier Glassey.

L'illusion d'une information directe, intime, presque palpable

Si on se souvient de quelques *hoax*, comme l'annonce «officielle» de la scission de la Belgique, ceux-ci sont encadrés et très vite débriefés. «Chaque 1^{er} avril médiatique est un rituel où sont commentés les meilleurs canulars, comme pour dire: On a bien rigolé, mais maintenant c'est

fini!» Le faux documentaire *Opération Lune* (2002) de William Karel exemplifie les jeux possibles avec les codes de ces institutions. La légitimité de ceux-ci est d'ailleurs telle que ce canular est parfois référencé pour tenter d'infirmer le premier alunissage, et ainsi paradoxalement, remettre en question la version télévisuelle officielle. La télévision offre donc un rapport codé à la réalité et aux discours. La validité d'une information qui va lui permettre d'être retransmise provient non seulement de la légitimité de l'énonciateur, mais également de la forme de l'énonciation.

Internet: «mème» pas peur!

La démocratisation aux XX et XXI^{ème} siècles des ordinateurs, des téléphones portables et de l'internet mondial aura muté ce rapport à la réalité, établi depuis cinquante ans par la télévision. En multipliant la circulation des mythes, Internet permet l'émergence d'espaces où le dispositif classique du bouche-à-oreille s'adapte bien. Avec les réseaux sociaux, les mythes, anciens et nouveaux, se construisent et se complètent par des chaînes de commentaires, des photos ou des vidéos. La vérification des sources d'une information devient difficile, car la vitesse de diffusion de cette dernière est

exponentielle, au point qu'elle ne reste valable que grâce à la confiance portée au colporteur. Paradoxalement, «Internet est un réservoir inépuisable de validation», explique Olivier Glassey. «Peu importe le mythe, on trouvera toujours quelqu'un qui l'aura vu, filmé ou photographié.»

La distinction entre réalité et mythe se brouille

Noyées dans le flux, les sources des rumeurs sont indicibles et peuvent venir de n'importe où. Elles peuvent alors se développer et prendre une telle envergure que la distinction entre réalité et mythe se brouille. Néanmoins, Olivier Glassey nuance ces constats: «Il y a peut-être un phénomène de saturation.» Selon lui, cette surproduction d'informations est possiblement à l'origine d'un esprit critique collectif. Toutefois, si cette critique paraît évidente pour les légendes classiques disponibles sur la Toile, peut-être gagnerait-elle à s'appliquer à tous les médias et à toute autorité - site, chaîne, personne - qui revendique diffuser «la vérité». •

«Coïncidence? Je ne crois pas...»

COMLOT • De l'assassinat du président américain Kennedy aux attentats du 11 Septembre, nombreux sont les événements marquants qui donnent naissance à des explications parallèles et remettent en question les versions officielles. Retour sur le phénomène de la théorie du complot, cas particulier de croyance populaire.

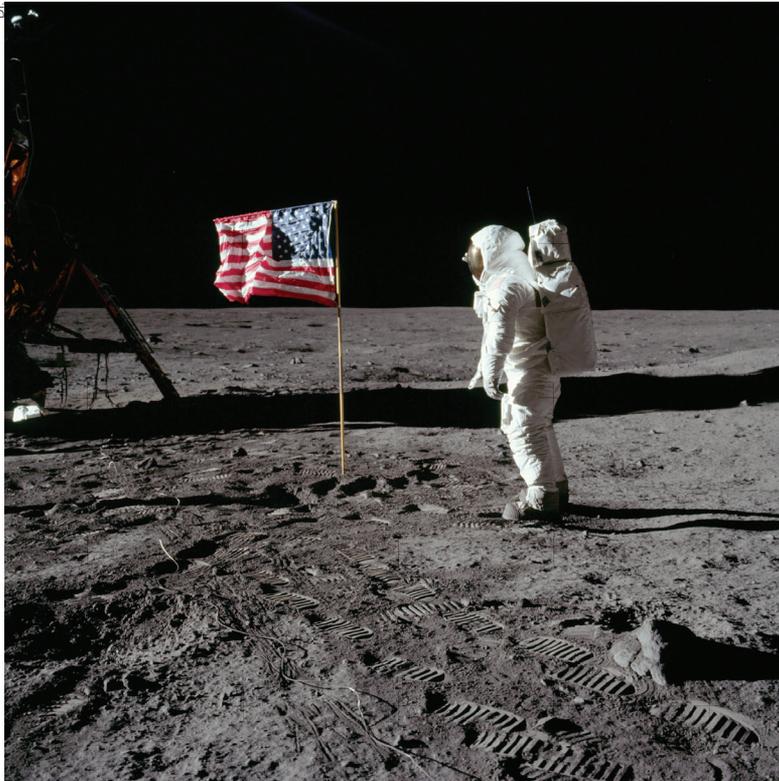
La théorie du complot se définit comme une explication naïve, concurrente aux versions officielles et impliquant l'intervention d'un groupe agissant dans l'ombre. Comme le précisent de nombreux auteurs, alors que la durée de vie de la théorie du complot est plus longue que celle de la rumeur, l'adhésion à son contenu se limite généralement à de petits groupes au sein de la population, caractérisés par une méfiance extrême envers la majorité.

On nous cache la vérité!

A l'origine, les théories du complot étaient dirigées contre certaines minorités telles que les juifs, accusés à plusieurs reprises au cours de l'Histoire de vouloir renverser la chrétienté ou, plus tard, conquérir le monde. Comme l'explique Pascal Wagner, chercheur au département de psychologie de l'Université de Fribourg, «la minorité, de par le simple fait de son existence, constitue une menace pour le mode de vie majoritaire et l'ordre établi». Dès la seconde moitié du XX^{ème} siècle, les théories complotistes s'attaquent davantage aux institutions officielles, comme les gouvernements ou les médias.

Dénoncer une menace à l'ordre social existant

Les données errantes, soit les données oubliées ou non résolues par les explications officielles, sont généralement les éléments déclencheurs des théories conspirationnistes modernes. Pour prendre un exemple récent, à la suite des attentats perpétrés contre Charlie Hebdo en janvier 2015, certains internautes s'interrogent sur un détail: la couleur des rétroviseurs de la voiture des terroristes diffère selon les photos. Il n'en faut pas plus pour que la rumeur soit lancée: les services secrets français seraient en réalité à l'origine du massacre. Selon Pascal Wagner, «n'importe quelle enquête, même la plus banale, comporte des données errantes. Il est donc normal



Les premiers pas sur la Lune par la mission américaine Apollo 11: réalité ou photomontage?

d'en retrouver en grand nombre dans des enquêtes d'envergure, telle que celle liée aux événements du 11 septembre.» Ainsi, chaque événement marquant a droit à son lot d'explications alternatives. La mission Apollo, marquant en 1969, dans un contexte de Guerre froide, la suprématie américaine dans le domaine spatial, ne serait qu'une supercherie résultant d'un vulgaire photomontage. La mort de John F. Kennedy aurait en réalité été commanditée par ses opposants politiques. Ou encore, la princesse Diana aurait été victime d'un assassinat mis en place par les services secrets britanniques.

«Rien n'arrive par hasard!»

Les complotistes ne se fient pas au hasard, mais cherchent avant tout à savoir «à qui profite le crime». Conséquence d'une «réflexion superficielle, de type intuitive», le conspirationnisme est motivé par la volonté de trouver des réponses. Il confère

ainsi l'illusion du savoir aux individus qui en sont à l'origine, persuadés de faire partie d'un nombre restreint de privilégiés à avoir eu accès à une révélation, à une vérité que le reste de la population ignore. Selon Pascal Wagner, différents phénomènes, majoritairement liés à la modernité, justifient l'adhésion grandissante de la population au complotisme. «On observe notamment une complexification du monde qui, toujours plus opaque, laisse le champ libre à des explications en terme de complots.» Ces explications parallèles permettent également la thématization de sentiments d'anxiété et d'insécurité, liés à l'évolution des sociétés, à la globalisation et à la surmédiatisation de certains faits d'actualité. L'individualisme et le déclin de la religion poussent les populations à se regrouper autour de nouvelles formes de croyances. Par-dessus le marché, internet fait office de caisse de résonance et permet notamment

aux personnes qui adhèrent à ce genre de théories de se retrouver virtuellement au sein d'une communauté.

Pas si anodin que ça...

Remettre en doute les explications officielles et faire preuve d'un esprit critique est une nécessité, un devoir propre à la démarche citoyenne. Néanmoins, Pascal Wagner pointe du doigt le manque d'objectivité des complotistes, qui font preuve d'un scepticisme extrême envers les théories officielles, mais n'expriment aucun doute en ce qui concerne les explications parallèles qu'ils soutiennent. En effet, pour les conspirationnistes, les éléments contradictoires, avancés en réfutation au complot, ne font en réalité que le renforcer. Une fois lancée, la théorie s'alimente donc d'elle-même. A noter tout de même que le procédé prend parfois des dimensions hors normes. Un complot d'envergure mondiale affirme par exemple que des extraterrestres reptiliens à l'allure humaine gouverneraient secrètement le monde. Au delà du caractère loufoque et pour le moins amusant de certaines de ces croyances populaires, les théories du complot ne sont pas sans conséquence pour la société qui les reçoit. Au sein de la population noire américaine, la rumeur circule que le sida serait en fait une stratégie mise en place par le gouvernement afin de lui porter préjudice et de limiter son expansion. Selon certaines études, cette croyance serait corrélée avec une augmentation des comportements sexuels à risque et décrédirait l'usage du préservatif. Dans un autre domaine, le scepticisme lié au réchauffement climatique, fait pourtant largement avéré par les scientifiques, engendre une nette diminution de l'intérêt porté à l'écologie. Finalement, la méfiance vis-à-vis des instances gouvernementales ou étatiques influe de manière négative sur les comportements démocratiques et la participation électorale. Paranoïa, quand tu nous tiens... •



Happy 2015

BONNE ANNÉE • 2015 n'aura pas été une année particulièrement joyeuse. Elle se termine même sur des notes plutôt mauvaises. Toutefois, n'oublions pas quelques-unes des (parfois discrètes) bonnes nouvelles qu'aura amenées cette année.

C'est bien connu, nous sommes généralement davantage renseignés quant aux horreurs qui se produisent autour de nous que quant aux avancées positives. Prenons donc le temps de mettre de côté toutes nos mauvaises pensées concernant 2015 afin d'en retenir des points positifs.



Vers l'infini et au-delà

Si l'être humain semble de plus en plus vouloir détruire la planète et ses habitants, tous ne sont heureusement pas de cet avis. En effet, certains hommes se lancent dans la conquête de l'espace, afin d'explorer et de repousser les limites de ce qu'ils connaissent. Ainsi, plusieurs sondes de missions spatiales ont permis de grandes avancées dans ce

domaine, comme Dawn ou New Horizon. La première, lancée en 2007, s'est placée en orbite autour des protoplanètes Vesta et Cérès afin de les observer et de comprendre le processus de formation des planètes. La deuxième, lancée en 2006, est chargée d'observer Pluton et ses satellites. Ces deux sondes ont ainsi permis d'étoffer les théories spatiales grâce à leurs résultats obtenus en 2015. Vivrons-nous bientôt ailleurs que sur Terre?

Fin de l'obsolescence programmée?

Apparaissant dans la loi sur la transition énergétique du mois d'août, l'obsolescence programmée – cette technique réduisant volontairement la durée de vie de nos appareils électroniques – est désormais interdite sur le territoire français, où elle pourra être sanctionnée par deux ans de prison et jusqu'à 300'000 euros d'amende. De quoi faire attention à ne pas gaspiller ses objets technologiques et veiller à la sauvegarde des ours polaires.

Viola Davis: Emmy Awards

Viola Davis est devenue la première femme noire à recevoir le prix de la

meilleure actrice dans une série dramatique pour *Murder* le 20 septembre. C'est une bonne nouvelle qui ne devrait pas en être une, dans la mesure où il a fallu attendre la 67^{ème} édition des Emmy Awards pour qu'une femme de couleur reçoive ce prix... Retenons tout de même ce progrès, et espérons qu'il n'en sera bientôt plus un.



Sauvons les pandas

Animal emblématique de la Chine, le panda est une espèce toujours plus menacée d'extinction. Cependant, et bien heureusement, l'homme semble réagir à cela en réintroduisant des pandas de captivité dans la nature. Ainsi, en novembre, a été relâchée Hua Jiao, femelle panda de 2 ans, dans la réserve naturelle de Liziping à

l'intérieur de la province de Sichuan. Cet espace étant reconnu comme l'habitat naturel des pandas, peut-être y verrons-nous bientôt de nouvelles petites têtes blanches à oreilles noires.

Bientôt de nouvelles petites têtes blanches à oreilles noires?

Pirelli féministe?

Enfin, le calendrier Pirelli de 2016, réalisé fin 2015, ne montrera plus des femmes parfaites selon les critères de la société actuelle, mais de vraies femmes, de tous les âges et de toutes les morphologies. Ainsi, pour sa 43^{ème} édition, le calendrier souhaite avant tout mettre en avant «la réussite professionnelle, sociale, culturelle, sportive et artistique» de ses modèles, confie sa photographe, Annie Leibovitz. Un soupçon de culpabilité pour toutes les autres années? •

Lauréane Badoux



CHRONIQUE
SATIRIQUE

Du capitaliste constipé au communiste coliqueux

Ami, amant ou simple connaissance fortunée, nous connaissons tous au moins un jeune frustré aux fesses serrées par la domination capitaliste.

Souffrant de la douce banalité de sa vie quotidienne, n'importe quel débile moyen a déjà souhaité devenir lui aussi, un révolutionnaire dictateur de la bonne conscience. Donc si toi aussi tu aspiras à la démagogie du rectale, demande conseils à ton spécialiste et lis la notice d'emballage. Ne te retiens pas: sois «un révolutionnaire de canapé», défèque sur notre système de consommation merdique tout en bénéficiant d'une bourse d'études et de l'aide financière de papa et maman.

N'importe quel débile moyen a déjà souhaité devenir un révolutionnaire dictateur de la bonne conscience

Prends ton temps aux toilettes: défends des valeurs anticapitalistes, pose tes fesses sur le trône et lis *Le Capital*. Critique de l'économie politique par Karl

Marx, téléchargé au préalable en version PDF sur ton iPhone 6s. Fais de l'exercice: pars en *back-pack* en Asie du Sud-Est, vis de grands moments d'émotion te faisant ainsi comprendre que l'Occident c'est franchement à chier, mais que quand même, tu es bien content d'y habiter. Consomme des produits bio: défends les valeurs morales du marché équitable et consomme uniquement des produits vegano-organiques sans gluten qui, c'est connu, sont d'excellents laxatifs, ils t'aideront à oublier tes descentes chez H&M ou ta Fiat 500 foncièrement plus confortable que les transports publics.

Bois davantage: entretiens ta soif de connaissance, ne regarde qu'Arte à l'exception des soirs de match pendant l'Euro et le Mondial, où tu pourras chier à la raie de l'équipe adverse. Il est toutefois important de tenir compte des effets secondaires. En effet, l'abus de ces purgatifs pourrait faire de toi un parvenu idéologique, un crétin pseudo-engagé et moralisateur à la recherche d'un idéal qui le ferait se sentir mieux dans ses baskets Nike *made in China*. Ou dit plus simplement, un emmerdeur. •

Valentina San Martin

Des races humaines

ANTHROPOLOGIE • «Il n’y a pas de races humaines, c’est prouvé scientifiquement.» Voilà quelque chose que vous avez certainement déjà entendu dire, sans pour autant savoir véritablement expliquer pourquoi il n’y a, en effet, pas de races humaines. Pour éclaircir un peu la question, nous vous proposons un petit point sur cette notion.

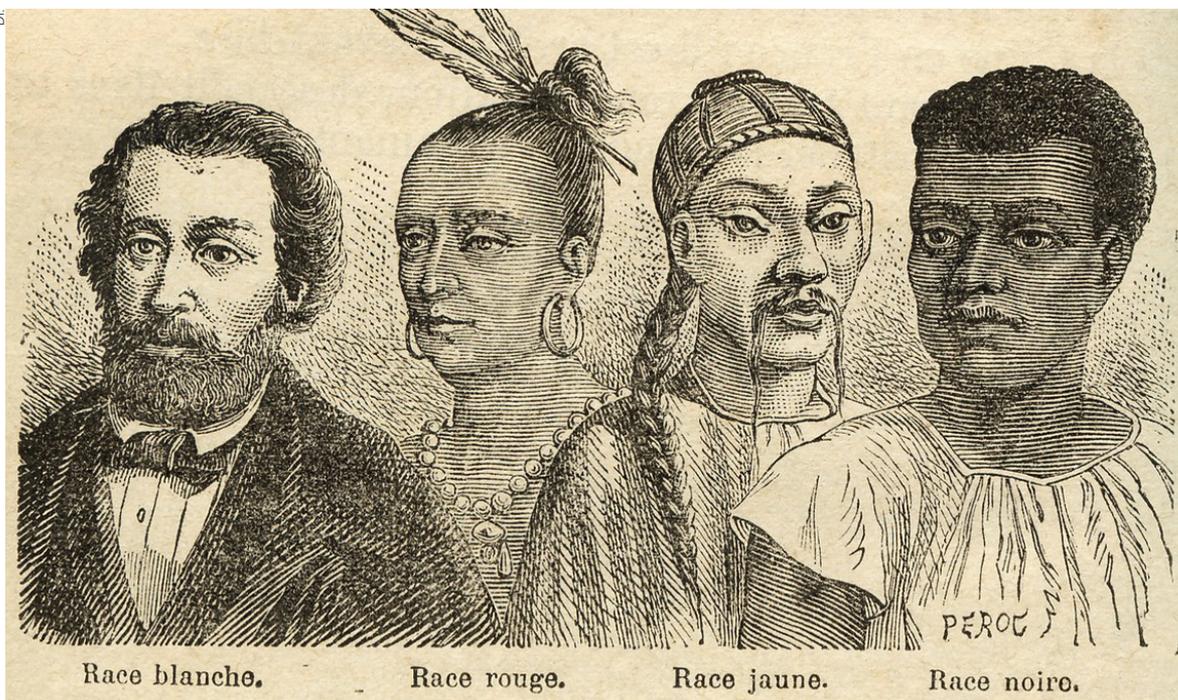
Aujourd’hui, le concept de race n’est, en toute rigueur, plus utilisé que pour désigner des animaux d’élevage, en particulier domestiques, faisant l’objet d’une sélection rigoureuse selon des caractéristiques précises. Pour Jacques Hausser, professeur honoraire à la Faculté de biologie et médecine, spécialiste de l’évolution et de la génétique des populations: «En biologie, la catégorie principale - et la seule qui ait une définition à peu près universellement acceptée en pratique - est l’espèce: ensemble des individus potentiellement capables de se reproduire entre eux dans les conditions naturelles en donnant des descendants fertiles.»

«En biologie, la catégorie principale est l’espèce»

Plusieurs caractéristiques morphologiques (couleur de la peau, des yeux, etc.) ou métaboliques (aptitude à digérer certains aliments, sensibilité accrue à des substances précises) sont certes plus courantes chez les humains vivant dans des territoires donnés. Toutefois, «on ne trouve pour aucun caractère physique ou génétique de délimitation géographique précise, mais plutôt des gradients (qui de plus ne sont pas concordants suivant les caractères utilisés) et la diversité génétique est plus importante entre individus d’une population qu’entre populations, même éloignées.» Ainsi, selon les critères utilisés pour compartimenter l’espèce humaine, nous obtiendrions des découpages différents, qui ne se superposeraient pas, et il est impossible de dresser la liste des caractéristiques d’une quelconque variété de l’*homo sapiens* dont la population serait circonscrite avec netteté.

Les origines de la notion

Si les hommes ont eu recours à des discours permettant d’affirmer la supériorité d’un groupe sur un autre depuis la nuit des temps, la notion de «races humaines» a, quant à elle, une



origine bien précise. «C’est un concept moderne, qui s’est développé dans l’Europe industrielle, capitaliste et coloniale. Cela ne veut pas dire que, dans d’autres traditions, il n’y ait pas eu de discours instaurant une hiérarchie, une supériorité des uns sur les autres, mais celles-ci étaient justifiées par d’autres arguments: religieux, idéologiques, politiques... et non par le type racial» nous apprend Mondher Kilani, anthropologue et professeur honoraire à l’Unil.

«C’est un concept moderne développé dans l’Europe industrielle»

Durant le XIX^{ème} siècle, parce qu’elles permettent aux Européens de légitimer la colonisation, les théories des races connaissent un large succès - on insistera sur le pluriel, les auteurs de l’époque n’ayant jamais réussi à établir un consensus large sur la

nature, le nombre et la description des races humaines.

Crépuscule d’une idée

La notion commence à être abandonnée par l’anthropologie vers 1880, indique encore Mondher Kilani. L’idée s’impose que la race n’est pas liée à la culture, et la branche abandonne l’étude du premier objet au profit du second. Environ un demi-siècle plus tard, les biologistes vont à leur tour, grâce aux avancées de la génétique, en venir à contester la pertinence du concept de «race». Enfin, l’issue de la Seconde Guerre mondiale et le processus de décolonisation viendront porter le coup de grâce à une théorie déjà passablement discréditée. Qu’une notion scientifique connaisse un grand succès, puis une disgrâce cuisante n’est pas un fait rare, comme nous le rappelle Jacques Hausser: «Les martiens et leurs canaux. Le géocentrisme, et l’héliocentrisme de Copernic, qui a suivi. L’éther, milieu de propagation des ondes lumineuses. La masturbation qui rend sourd. La phrénologie.

L’homéopathie (la réfutation radicale existe, mais bien peu l’admettent) et j’en passe.»

L’exportation du concept

Si l’il s’agit d’une invention européenne, les peuples colonisés ont parfois récupéré cette idée. Mondher Kilani cite l’exemple des conflits inter-ethniques du Rwanda et du Burundi: «Les Hutus et Tutsis ont complètement repris cette taxinomie importée par les Allemands et les Belges, qui ont distingués les Hutus et Tutsis en termes de races, alors que cela n’avait aucune correspondance dans les sociétés traditionnelles rwandaise et burundaise. Après l’indépendance, ceux-ci ont conservé cette division et se sont massacrés au nom de la race.» En effet, les recherches récentes, historiques et anthropologiques, montrent comment l’administration coloniale a transformé en «ethnies» une dichotomie qui concernait jusque-là des corps de métier et un rapport social. Avec les résultats que l’on sait. •



Tsépakoi Les papillons de ma jeunesse

Que sont ces papillons qui surviennent dans nos entrailles face à de beaux yeux ou à un gros trac?

Lors de situations stressantes, il arrive que notre ventre se manifeste d'une façon particulière: des papillons semblent y virevolter. Ce phénomène, s'il n'est en rien alarmant, n'est pas anodin pour autant. Il a donc une raison toute spécifique, et une explication scientifique.

Le système nerveux végétatif, ou autonome, est un sous-système qui prend en charge la digestion, et régule respiration ou circulation. Ces mécanismes fonctionnent ainsi incessamment et d'eux-mêmes. Le ventre contient ainsi une très grande concentration de cellules nerveuses. Ce système nerveux végétatif est lui-même séparé en parasympathique et sympathique. Le premier s'occupe du repos et du ralentissement de ces différents dispositifs vitaux. Le second, celui qui nous intéresse, contrôle leur activité et est responsable de leurs alertes. Revenons-en donc à nos papillons.

Quelque chose en nous de Cro-Magnon

Notre système digestif est intimement lié à nos émotions – il s'y produit une importante part de dopamine par ailleurs – et c'est pour cela qu'elles se manifestent, plus ou

moins intensément, dans cette zone. Il faut remonter à nos ancêtres les hommes des cavernes pour trouver l'origine de ces fameux «papillons». Il fut un temps où l'on pouvait se retrouver tout nu et tout vulnérable devant une bête sauvage alors que l'on était tranquillement parti à la chasse aux raisinets. Le corps a donc développé un réflexe pour sauver sa peau: la réponse «combat-fuite». Le physiologiste Walter Bradford Cannon découvre, au début du siècle passé, qu'en réponse à une intense et prompt situation de stress, le sang contenu dans les organes digestifs se rend brusquement dans les membres, utiles soit à la fuite, soit au combat, contrairement à l'estomac ou aux intestins. C'est un réflexe commun à la plupart des vertébrés. Ainsi, aujourd'hui, lorsque l'instinct de nombreux animaux leur sauve de cette façon régulièrement la vie, nous nous retrouvons, humains, avec ces drôles de papillons qui frétille dans nos ventres, qu'un regard nous fasse fondre ou que l'on se décompose avant une entrée en scène. •

Fanny Utiger



J'ai testé pour vous La Pinte Besson

Resté authentique depuis sa construction, la Pinte Besson est l'un des plus anciens bistrot lausannois.

Unique établissement du canton de Vaud à figurer dans l'inventaire du patrimoine, La Pinte Besson, historique bistrot lausannois, est un rendez-vous incontournable des amoureux de la cuisine «de grand-mère». Fondé en 1780 par un commerçant en vin, le restaurant tient son nom de la pinte, qui était une mesure de débit à l'époque. C'est au tournant de la rue de l'Ale que se dresse la charmante bicoque vieille de plusieurs siècles.



La Pinte Besson

Baignée dans une joyeuse ambiance de taverne, l'endroit nous plonge dans la pénombre et invite le visiteur à revenir quelques centaines d'années en arrière. On se croirait presque dans un décor de cinéma tant l'ambiance paraît authentique

avec, dans le fond, une magnifique cave voûtée d'un autre siècle. A l'étage, une seconde salle, ouverte depuis peu, se niche en haut d'un minuscule escalier plutôt escarpé: gare au vertige! Accoudés au bar, quelques habitués tiennent conseil et les discussions, elles, semblent aller bon train. Du côté de la cuisine, une légende circule selon laquelle on y servirait la meilleure fondue qui soit. N'étant pas de grands connaisseurs dans le domaine, nous nous contenterons de confirmer que ledit plat fut délicieux. De là à affirmer qu'il n'en existe pas de meilleur dans les environs, nous ne sommes pas assez fins gourmets pour le dire... A la carte, c'est bien évidemment la cuisine suisse qui est mise à l'honneur: plats au fromage dont la fameuse fondue moitié-moitié, croûte à l'œuf et au jambon, mais également rôtis et chasse quand la saison s'y prête, entre autres. A la tête de l'établissement, pas de vieilles croûtes mais un jeune et dynamique patron, Carlos Beiro, qui protège à merveille l'authenticité de son établissement. Ici, une seule règle fait foi et le maître des lieux s'y tient rigoureusement: la fidélité du client et celle qu'il lui porte en retour. •

Lucile Tonnerre



Chronique mode: A poil(s)!

L'hiver, c'est bien connu, marque le retour de la pilosité. Et personne n'est en reste. Analyse d'une tendance qui, loin d'être une nouveauté, ne cesse de prendre de l'ampleur: la barbe.

De tout temps, le choix de laisser ou non pousser les poils de son menton a relevé d'une dimension symbolique. Pour se distancier de son animalité, l'homme des Lumières se débarrassait de sa barbe de sauvage. Plus tard, elle deviendra la marque des grands hommes, Freud et Che Guevara en tête. Mais alors qu'il fut un temps où, à l'instar des philosophes barbus chez les Romains, ils trahissaient une volonté de se démarquer du commun des mortels, les poils

faciaux s'inscrivent aujourd'hui dans le courant de la mode. Accessoire indispensable des *hipsters*, ils vont souvent de pair avec une chemise à carreaux et parfois même avec un man bun, ce chignon au masculin qui, lui aussi, foisonne. Mais que revendiquent donc les adeptes de la barbe du XXI^e siècle, citadins aux boudes savamment taillés ou au duvet subtilement maîtrisé? Un retour à leur état sauvage? Plutôt une expression de leur virilité, comme en témoignent, sur les

réseaux sociaux, les nombreux montages confrontant des clichés pris avant et après le passage du rasoir, accompagnés d'une légende révélatrice: «Comment perdre 10 ans en 10 minutes». Que les imberbes se rassurent. Aux Etats-Unis, des cliniques, spécialisées dans les greffes de barbe, les transformeront en hommes véritables pour quelques milliers de dollars. La virilité a un prix. •



Pour les Fêtes, sortez le grand jeu, quitte à concurrencer le sapin!

Ophélie Schaerer

Allo le monde: bobo

ADDICTION • Téléphones portables, tablettes, laptops et autres outils technologiques sont devenus nos compagnons indispensables au quotidien. Tenter de s'en séparer? Impossible! Ou peut-être pas...

Dans notre ère technologique et connectée, des murs s'élèvent entre les personnes, de vraies forteresses électroniques qui nous isolent et nous rendent de plus en plus accros. Tous ces outils (*laptop*, *smartphone*) sont conçus pour nous être indispensables et deviennent nos compagnons au quotidien. La technologie prend lentement figure humaine et nous, nous nous déshumanisons. Il est souvent impensable, malgré l'impact déplorable que cela engendre, de nous déconnecter de ces appareils auxquels nous donnons des charges émotionnelles énormes. Leur usage multiple, leur praticité et les possibilités de communication et de distraction qu'ils nous offrent font d'eux un



bien primordial qui a besoin de toute notre attention, ou du moins, le croyons-nous.

Impossible de s'en passer?

Il est vrai que ces appareils témoignent d'une formidable avancée technologique et nous fournissent très souvent un outil précieux pour toutes sortes de tâches, mais il n'y a pas si

longtemps, nous nous portions très bien sans eux. Certains ont tenté l'expérience de la *digital detox* en se passant de ces objets ou en revenant à des technologies plus « primitives » et s'en sont très bien sortis. Les alternatives aux technologies existent et certains outils sont finalement plus superflus qu'on ne le croit. Les courageux qui ont tenté le pari disent d'ailleurs se porter mieux, en se libérant de la valeur affective qu'ils pouvaient attribuer aux nouvelles technologies et l'importance qu'ils donnaient aux réseaux sociaux, notamment. Ces gens ont surtout pris conscience de tout ce qu'ils manquaient en ne voulant rien manquer justement grâce à une connexion constante, et que le

réel, l'humain, le contact et les possibilités étaient bien plus à portée de main qu'ils ne le pensaient.

Se déconnecter pour mieux se reconnecter

C'est finalement le maître mot que l'on peut tirer de ces expériences, l'idée n'est pas de tout jeter à la poubelle et de couper internet à jamais. Mais simplement de prendre du recul afin de reconsidérer la place que la technologie prend dans nos vies et ainsi réajuster le tir, car finalement, la meilleure connexion que nous pouvons avoir avec les autres, c'est le dialogue. •

Virginie Bertoncini

C'est pas la taille qui compte...

CERVEAU • Contrairement à l'opinion couramment répandue, avoir un cerveau de belle taille ou, si vous préférez, «une grosse tête», n'implique pas forcément une intelligence plus vive.

Notre cerveau, l'organe d'où émane l'intelligence, est composé en grande partie de neurones. Cellules interconnectées, ces derniers assurent la propagation des informations venues des quatre coins de notre corps à travers l'encéphale. Ainsi, la bonne qualité des connexions est primordiale: un cerveau efficace contient des neurones bien connectés et bien organisés entre eux.

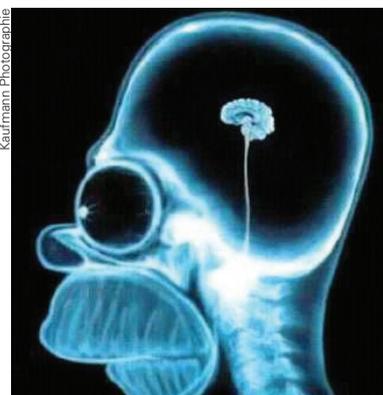
L'expression de l'intelligence

Il en découle que l'intelligence, faculté du cerveau à comprendre, peut être qualifiée de « mesure de l'organisation du cerveau »: plus il sera rangé, plus il sera performant. Bien sûr, elle peut s'exprimer très différemment selon chaque individu: certains auront une excellente mémoire, d'autres, de bonnes capacités de jugement, d'autres encore, une grande qualité d'abstraction ou d'adaptation. Ceci

dépend, entre autres, de notre expérience personnelle, qui va amener chacun à se spécialiser dans une de ses capacités. C'est pourquoi il n'y aura jamais deux êtres ayant exactement la même intelligence. Il en découle que les fameux Q. I., évaluant principalement la logique et la capacité d'adaptation de l'être humain, ne donnent pas une mesure scientifique de l'intelligence d'un individu, mais seulement une mesure relative aux autres patients. Pour ce qui est de la taille « physique » du cerveau et du corps en général, plusieurs critères entrent en compte comme la nutrition et l'éducation, mais aussi les gènes (ou, pour être plus précis, le matériel génétique que nous recevons de nos ancêtres).

L'impact social

Ayant cheminé dans ce labyrinthe théorique, nous abordons maintenant des problématiques plus sociales:



puisqu'un grand encéphale n'assure pas une intelligence supérieure, il s'ensuit que l'humain, avec son cerveau de belle taille (pas aussi belle que celui d'une baleine, cependant), n'est pas forcément le plus intelligent des êtres vivants: il a remarquablement su s'adapter à son environnement, mais l'adaptation est une caractéristique

commune à ce que nous appelons « le vivant ». Il a des capacités artistiques qui le différencient des autres êtres vivants, mais peut-être ne sommes-nous pas encore aptes à comprendre la créativité de l'animal. Bien sûr, la corrélation entre taille du cerveau et intelligence demeure un grand sujet de polémique qui remet en question non seulement la légitimité de la place que nous tenons dans le monde vivant, mais aussi celle que nous tenons en tant qu'individu parmi les hommes. Nous avons adapté le monde à nos besoins, mais cela ne fait pas de nous les détenteurs absolus de l'intelligence.

Un grand merci à Alexandre Bacq, docteur en neurosciences, pour avoir fourni l'essentiel de la matière du présent article. •

Jérémy Berthoud

Prix de la Sorge

Cuvée 2015

ÉCRITURE • La vingtième édition du Prix littéraire de la Sorge a réuni pas moins de trente-quatre textes. Ouvert ce coup-ci à l'ensemble de la communauté universitaire, le concours s'est terminé par l'habituelle soirée de remise des prix au sein du foyer de la Grange de Dorigny. Petit retour.

Pour la vingtième fois, *L'auditoire* et *Archipel* co-organisaient le Prix littéraire de la Sorge, offrant la possibilité de déchaîner sa plume à toute la communauté universitaire. Oui, «toute la communauté universitaire». En effet, à l'occasion de cette édition anniversaire, il a été décidé d'élargir le champ des participants à l'ensemble des individus foulant le campus. Ainsi, le corpus de cette année réunissait trente-quatre textes d'auteurs de profils variés et de formes et sujets tout aussi divers. De la poésie au texte narratif, de la critique sociale acerbe à la mise en abîme ludique, l'éclectisme était de mise. Certains ont visiblement saisi l'occasion d'écrire avec passion sur leur domaine d'études, quand d'autres abordaient des thématiques plus larges qui leur tenaient sans doute à cœur. Dans tous les cas, chacun a indéniablement donné de sa personne et mérite, pour sa simple participation, un merci, des félicitations, et tant qu'à faire, moult poutous. Les délibérations n'ont pas été simples, chacun ayant son chouchou à imposer aux autres. Mais, au terme d'échanges convaincants (et avec l'aide de quelques menaces bien senties), le jury a fini par s'entendre sur trois textes à primer. Mardi 1^{er} décembre, le chaleureux foyer de la Grange de Dorigny accueillait une nouvelle fois la soirée de remise des prix. Au programme: annonce des trois textes lauréats et lecture d'extraits, intermèdes



Les Fils du Facteur face au public lors de la soirée de remise des prix.

musicaux par les sympathiques Fils du Facteur (c'est le nom du groupe, on n'est pas vraiment allé chercher les rejets du postier), et enfin, l'inévitable apéro roboratif à souhait. En bref, une soirée fichtrement récréative, venue clore en beauté une édition tout aussi réjouissante. Merci aux participants et au jury, bravo aux gagnants, et big bisou à tous ceux qui ont pris part de près ou de loin à l'événement. •

Thibaud Ducret

P.-S.: On me signale que le texte ci-dessus n'est pas assez long pour remplir tout l'espace à disposition sur cette page, qu'il ne contient pas suffisamment de *private jokes* en regard

Le jury

Isabelle Falconnier

critique littéraire à *L'Hebdo* et directrice du Salon du livre

Sabine Dormond,

auteure et vice-présidente de l'Association vaudoise des écrivains

Emilien Sermier,

assistant en section de Français à l'Unil

Gaëlle Kovaliv,

membre d'*Archipel*

Thibaud Ducret,

co-rédacteur en chef de *L'auditoire*

Les lauréats

1^{er} prix: Joanne Chassot, pour «Leur nom est une ombre...»

2^e prix: Laurent Kung, pour «Le sel»

3^e prix: Claire-May Blanc, pour «20 minutes»



Les 2 et 3^e lauréats, entourés du jury.

Premier prix: *Leur nom est une ombre...* Joanne Chassot



«**L**eur nom est une ombre dont ils se défont dans les premières heures. Ils le laissent au bord du chemin, avec les cailloux qui déformaient leurs poches et alourdiraient leurs pas. Entre les coquelicots et les chardons, leurs racines coupées sécheront en lignes minérales.

En tombant le masque ils ont gommé l'histoire de leurs traits. Ils ont libéré le blanc qui voilait leurs yeux, et s'en drapent maintenant comme la promesse du répit d'eux-mêmes.

Ils laissent derrière eux une piste muette, points de suspension qui ne guideront personne, puisque les autres ne pourront les lire et qu'eux-mêmes ne chercheront pas à revenir sur leurs pas.

Ils hantent d'abord les passages. Quitter le flux est prendre le risque d'être trouvé ou de se retourner.

Ils marchent le jour.

Certains se mêlent aux foules du soir. Assis devant leur verre, ou sur un banc les mains vides posées sur leurs genoux, ils cherchent rarement quelqu'un qui brisera leur silence. Ils scrutent les visages, guettant les lignes de fuite sur les fronts trop creusés et les faux plis au coin des lèvres.

Mais si un regard s'accroche, ils plongent aussitôt dans leur verre ou dans la paume de leurs mains. Ils étouffent le feu qui monte à leur gorge avant qu'il n'atteigne leurs joues, se rappelant qu'ici comme chez eux on ne parle pas aux inconnus.

Ils enfilent les rues comme des déguisements d'enfant. Ils jouent les carrefours en lançant une pièce, ou en pointant un doigt aveugle en murmurant une comptine lorsqu'ils ont avalé leur dernière pièce.

On rencontrera parfois leurs mues au détour d'un chemin — fantômes épuisés, coquilles inutiles.

Ils ne pensent pas à appeler. Le son d'une voix, le poids d'un silence pourrait raisonner jusqu'à les faire vaciller.

Ils pensent à écrire. Puis ils préfèrent laisser imaginer le pire, car ils imaginent qu'une mort à pleurer est moins pire qu'une vie à oublier. Ils contemplent les lignes au creux de leurs mains et y voient la peur et le vide qu'ils ont laissés. Puis ils soufflent sur leurs doigts et les

regardent s'envoler comme des bulles de savon.

Même ceux qui ont pensé le départ n'ont pas laissé de mots. Peu y ont pensé, d'ailleurs — ceux qui pensent partent rarement. Certains ont laissé sur la table un journal ouvert, une tasse fumante. D'autres ont vu à travers le pare-brise un signe de déviation, et ont dévié jusqu'à ne plus reconnaître aucun signe.

Aucun n'a eu besoin de force pour partir. A peine davantage trouveront celle de rentrer. Explorer de nouveaux visages sera plus facile que de

voir se troubler les yeux familiers, lire sur les lèvres les questions ravalées.

La vie retrouve son nom entre parenthèses.

L'indifférence remplit leurs poumons, monte à leur tête en un léger vertige.

Ils songent souvent à la liberté. Ils savent que la leur a commencé, là où s'est arrêtée celle des autres de les suivre. (...)» •

Joanne Chassot

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Joanne Chassot est maître-assistante en section d'anglais.

Quel a été le point de départ de votre texte?

J'ai une fascination pour le thème de la disparition. J'ai un projet littéraire en tête, qui explorerait ce thème sous différentes formes et au travers de divers modes narratifs, mais ce texte est pour l'instant le seul que j'ai écrit. Pour ce premier texte je suis partie sur la forme de disparition la plus concrète, celle de ces gens qui, un jour, de manière réfléchie ou non, partent sans laisser d'adresse, pour revenir ou non. Je me suis inspirée de témoignages, notamment dans des émissions dédiées à ce phénomène. Le livre du sociologue David Le Breton *Disparaître de soi: une tentation contemporaine* m'a aussi beaucoup inspirée, et inspire le projet plus général.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

J'ai toujours eu envie d'écrire et j'ai des carnets remplis de notes et d'idées de projets, mais j'ai de la difficulté à passer à l'écriture elle-même. Je participe de temps en temps à des ateliers d'écriture pour me pousser à produire. Cette année j'ai été sélectionnée pour le Prix Studer/Ganz, qui donne l'opportunité à six jeunes auteure-s de participer à six jours d'atelier d'écriture avec deux écrivains. Ça a été une expérience extrêmement riche, qui m'a aussi montré que j'avais des choses à transmettre et que je devais donner une vraie place à l'écriture dans ma vie.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

J'ai voulu explorer ce phénomène du point de vue de ceux qui partent et de ceux qui restent, pour tenter de saisir les sentiments, les émotions, les questions et les dilemmes qui émergent de cette expérience, et qui sont parfois communs aux deux, d'où certains échos entre les deux parties. La forme, prose poétique, s'est imposée d'elle-même au cours de l'écriture, car elle semblait la plus à même de capturer la complexité et l'ambivalence des sentiments et des situations que je cherchais à décrire.

L'AVIS DU JURY

Poignante, cette prose poétique a d'abord séduit le jury pour la haute tenue de son écriture. Les expressions métaphoriques frappent par leur justesse; et, quand bien même certaines d'entre elles frôlent quelquefois la facilité, elles participent de la fluidité d'un texte qui défile sobrement, par notations suggestives. Tout est subtilement évoqué, en effet, et l'on n'est parfois pas loin des *Tropismes* de Nathalie Sarraute : en figurant des silhouettes anonymes (ces «ils» qui rythment le texte) et en esquissant un contexte incertain, cette prose sans titre ouvre sur un univers vague, troublant, mouvant, presque inquiétant. C'est ainsi qu'elle touche à l'universel. Variation mélancolique sur le motif du *départ*, le récit dit – dans un style décanté et fragmenté qui laisse apparaître des lignes de faille – le tragique des existences épuisées, des identités recommencées, des désirs ternis et des disparitions silencieuses. •

Emilien Sermier

Deuxième prix: *Le sel* Laurent Kung

«À la fin du mois d'avril, vint un vendredi où j'allai seul à Echallens. Débordant d'ambitions de poète, il me semblait falloir écrire dans un café reculé. J'empruntais la route habituelle et, contrairement à notre habitude, j'allais me poser à la terrasse de la Maison du Pain.

En attendant la serveuse, je sortis quelques petits carnets dans lesquels j'avais pris l'habitude de noter mes pensées, idées de récits ou autres raisonnements qui me paraissaient assez originaux pour être dignes d'intérêt. Je rangeai, j'organisai mes pensées en relisant mes carnets. Ils étaient ma mémoire. Souvent, des idées venues de nulle part traversaient mon esprit. Elles y restaient un instant, quelques minutes ou quelques heures, quelques jours pour les plus pugnaces mais repartaient souvent comme elles étaient venues, ne laissant ni la trace de leur contenu, ni celle d'avoir existé. Si je ne les notais pas, elles disparaissaient.

Ces carnets étaient précieux car ils me permettaient de sauver des vies, la mémoire des vies que j'aurais voulu vivre. Ainsi, j'admirais les gens à la mémoire profonde et vivace, la mienne étant plate et endormie.

La serveuse vint. Je la vis regarder mes carnets, intriguée. Je ne l'en empêchai pas. En ne la considérant qu'à moitié, je commandai un espresso-coca, couple de boissons que j'affectionnais particulièrement et elle repartit à l'intérieur. Elle devait avoir quarante ans, peut-être un peu moins. Je la regardais préparer mon espresso. Elle portait une robe printanière, en toile bleu et légère, couverte de motifs floraux. Je devinais ses seins sous les fleurs, je m'imaginai ses bourgeons puis je replongeai dans mes carnets. Elle apporta ma commande, la déposa délicatement sur la table et repartit. Je passai l'après-midi à observer ses aller-retour incessants entre les frigos, la machine à café et la terrasse.

Il faisait chaud. Les filles commençaient à sortir leurs robes, les garçons leur marcel, les cafés leur mobilier et la nature ses couleurs. Elle était une beauté villageoise, le genre de beauté qui la faisait passer pour la jolie fille d'un petit village mais qui ne l'aurait pas distinguée en ville. Une beauté campagnarde, celle des filles qui, lorsque les traits du visage évoluent au terme de l'adolescence, commencent à ressembler à leur mère. Elle était de ces filles dont on peine à connaître leur âge tant elles peuvent paraître vieilles à vingt ans et jeunes à cinquante. Elle avait un beau visage quoique grossier. La mâchoire un peu trop large, une fente dans le cartilage du nez. C'était une beauté imparfaite, un charme construit de l'ambivalence entre des formes splendides et quelques défauts de symétrie.

L'après-midi déclinait et la serveuse vint m'avertir de la fermeture soudaine de la terrasse. Je rangeai mes carnets et, au lieu de repartir tout de suite, arpenter le goudron de mon piaggio, je m'installai sur un muret, à quelques dizaines de mètres du café, prétendant rester un temps pour apprécier la brise légère qui s'était levée il y a quelques minutes. J'attendais plutôt la serveuse à la sortie de son travail. Je pris un livre dans mon sac à dos, presque au hasard, et je me plongeai dans une lecture molle, relisant sans cesse les mêmes phrases sans les comprendre, oubliant les pages juste après les avoir parcourues. Je restai là trente minutes, une heure peut-être, à faire semblant de lire, levant la tête à chaque bruit de pas. Puis elle sortit. Je n'avais comploté aucun moyen de l'aborder mais, par chance, elle transportait quelques sacs en tissu qui semblaient lourds comme un homme mort. Je m'approchai d'elle et lui proposai de l'aider à porter ses affaires. Elle acquiesça, sans émotion, et m'invita à la suivre jusque chez elle. (...)» •

Laurent Kung



Julie Collet

L'AUTEUR EN QUELQUES QUESTIONS

Laurent Kung est étudiant en master en français et philosophie.

Quel a été le point de départ de votre texte?

C'est une nouvelle que j'ai écrite en avril dans le cadre d'un atelier d'écriture de l'Unil donné par Jérôme Meizoz. Quelques jours avant la date de remise des nouvelles, il faisait beau. Je suis allé me promener à vélo en direction d'Echallens. Les chants du colza me l'ont inspirée.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Pas exactement. J'ai pas mal écrit, mais plutôt en tant que journaliste musical, surtout pour Paléo et le Montreux Jazz Festival. D'ailleurs, ce sont les personnes pour qui j'ai travaillé dans ces festivals qui m'ont donné confiance dans mon écriture.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

L'ambiguïté entre le masque et l'être. Aussi, les sentiments du printemps, du présent, du temps qui passe, du présent en train de se vivre.

L'AVIS DU JURY

Le sel a le goût de l'éternité. C'est très difficile, de capturer le temps qui passe, sa saveur à la fois agréable et piquante, l'énergie qu'il génère sur son passage mais aussi la mélancolie qui s'installe une fois qu'il est passé. C'est très difficile, de se raconter en train de grandir, lorsqu'on n'a encore rien compris à la vie, qu'on est un peu stupide, un peu naïf, un peu jeune, mais qu'une étape décisive, une personne, un voyage, un livre, nous donne soudain les clés du monde d'après, le vrai, celui qui compte, pense-t-on. C'est difficile, de réussir ce mélange de candeur et de sagesse rétrospective qui est le propre des retours sur l'enfance et les fables qui l'ont bercées.

Le sel a la saveur du *Blé en herbe* de Colette: c'est un récit d'initiation à la fois classique et unique, parce que chaque découverte de la vie et de l'amour est unique. Le narrateur n'est pas dupe mais reconnaissant, envers la vie d'avoir mis cette femme sur son chemin, envers cette femme pour avoir accepté de croiser son chemin. Cette reconnaissance diffuse sous-tend tout le récit et lui insuffle une tendresse magnifique. Tendresse envers le jeune homme fier et ignorant, tendresse envers cette femme qui s'offre et accepte de jouer les initiatrices, tendresse envers le décor de l'histoire, cette nature et ce terroir vaudois qui, sous la plume de l'auteur, prend la dimension d'un Far West aventureux et sauvage. L'histoire commence comme une plaisanterie, un groupe de gamins lausannois qui prennent leur vélomoteur pour se dévergondner dans les bars rustiques de la campagne d'Echallens. Et puis peu à peu, le récit s'infléchit, le narrateur se retrouve seul avec cette femme disponible, accueillante. Et de la gouaille potache, on passe à l'intimité, la découverte d'un nouveau continent, d'un nouvel âge.

Sur un thème classique et souvent visité – l'initiation à l'amour par une femme plus âgée, un été décisif – l'auteur du *Sel* réussit une variation qui sonne juste, à la langue simple mais précise, poétique et soignée, sans prétention, presque modeste, mais attentive à chaque détail, aux mouvements de l'âme comme à la chaleur du soleil sur la peau. •

Isabelle Falconnier

Troisième prix: 20 Minutes Claire-May Blanc



Julie Collet

«J

Je marche sous un ciel *décoloré* par les pluies. Depuis le début de l'été, la ville est en sueur, un bouillon d'averses et de chaleur. Malgré cela, elle poursuit son labeur sur l'épaisse *écorce* de goudron. Les travailleurs et les touristes huilent des mécaniques économiques. Les véhicules processionnaires poursuivent des feux rouges et verts. L'agitation des hommes et des machines se précipite dans des immeubles grisés par leur sommet. Des échafaudages ici et là promettent de nouvelles escalades aux habitants de Nagoya, eux dont l'horizon *est souvent bouché* par des poussées de béton.

Si l'architecture s'arrogance, c'est qu'elle s'est *relevée* sur les décombres d'une guerre mondiale. Les Japonais s'étaient préparés, constellés en *unités de résistance*. Mais les Américains n'étaient plus des *lanciers*, des combattants à l'épée. Bientôt, ils envahissaient des cieus nippons sous *haute tension*. Le 18 avril 1942, le raid de Doolittle dispersait les premiers débris, prélude d'une composition de décès. À quoi bon décrire un désastre? La ville au moins s'est consolée de ne pas devoir compter les *becquerels* comme ses voisines, Hiroshima ou Nagasaki. Elle s'est bâtie à nouveau, plus haute que jamais. Elle est devenue ce qu'aujourd'hui on lui connaît. Champs de ciment et plants rectilignes de bâtiments ne sont que les *cicatrices* d'une ruine. Elle s'est quadrillée de grandes allées pour oublier la perte de son passé.

Une odeur de *hareng cru* me dégage de mes pensées. J'arrive au port, le rebord de la cité. Les immeubles, lassés de gratter le ciel, se jettent à l'eau dans l'espoir du Pacifique. L'industrie passe de la terre à la mer. Danse des cargos et des containers, flots noirs des pétroliers, la démesure humaine se joue là, dans la *baie de Nagoya*. J'attends quelques minutes sur le quai. Je regarde les

bateaux en bout de course. D'où viennent-ils? Quelles vagues ont-ils brisées? J'en imagine s'emporter dans les courants du Rhône ou du Rhin. Je revois alors les sources de mon pays, celles qui enfantent ces deux jeunes torrents dans le relief de roche du Saint-Gothard.

Mes pas s'en vont dans le bistro d'à côté, une sorte de buffet de la gare sans cheminots. Je pousse la porte et prends place. Je suis un habitué de cette salle enfumée par le tabac et l'humidité. Le tenancier est un hollandais aussi long que son *chien*, un petit teckel brun. Ici, les clients sont européens. Il n'y a pas de kanji ou de kana, un Japonais ne saurait pas commander un repas. Un marin *bavarde* tout seul au comptoir, un autre *profère* des insultes ou des prières. Je me sens bien dans ce peuple d'espérance et de misère, plus loin de mes limites sociales, plus proche de mes frontières nationales. Je commande un plat et une bière. Les deux arrivent tièdes sur la table. En *amateur de lentilles*, je reconnais tout de suite les pois rouges qui monticulent dans mon assiette. Au sommet trône un *œuf*, *vierge* de sauce et de sel. J'abats ma fourchette et commence le régal.

J'ai le visage plongé dans la bière lorsque je le remarque à travers le fond de mon verre. Sa silhouette se tient debout devant moi, floue et fondue par la réfraction. Encore quelques gorgées puis je rabats mon bras sur la table. Mes lèvres enroulées de houblon lui sourient. Lui, c'est mon unique ami en terre nippone. Il a le corps bestial et le charme rugissant. Sa barbe, aussi belle que conquérante, se déverse sur une *veste à carreaux* verts. Ses larges mains se réunissent souvent pour recueillir son front lorsqu'il se met à penser. Son nom est aussi grave et pesant que sa présence. Hans-Jürg Hischenhuber est un *écrivain allemand* qui raconte ses voyages sur le papier depuis une

dizaine d'années. À la vingtaine, il s'est passionné pour les grandes plaines américaines. Puis il y a eu le Moyen-Orient et à présent le Japon. À chaque fois, il décrit ce qui défile devant lui. Il me répète qu'il a aussi peu de style que de succès. C'est sûrement vrai, jamais un de ses récits ne s'est retrouvé en librairie. Il continue pourtant sans amertume à grisonner les pages de son carnet. Son désir d'écrire dépasse la vanité d'espérer être lu.

Nous nous sommes rencontrés dans la banalité. Il s'asseyait tous les soirs au comptoir et commandait un «strong coffee». J'ai très vite reconnu les taches germaniques *colorant* cet anglais imparfait. La discussion s'est engagée. Le lendemain, nous avons récidivé. Puis nos entrevues vespérales sont devenues rituelles. L'amitié était une évidence à laquelle nous ne pouvions échapper. (...)» •

Claire-May Blanc

L'AUTEURE EN QUELQUES QUESTIONS

Claire-May Blanc est étudiante en quatrième année de médecine.

Quel a été le point de départ de votre texte?

La lassitude d'une vie de bureau lors d'un petit travail d'étudiant. Mes journées étaient pleines d'ennui, il me fallait un peu de vie, un projet dans lequel me lancer. Je me suis mise à créer avec ce qui me tombait sous la main. C'est le journal *20 Minutes* qui s'est présenté.

Est-ce votre première expérience d'écriture?

Oui, j'ai découvert l'écriture l'été passé. Après «20 Minutes», j'ai rédigé une nouvelle pour les éditions Encre Fraîche et une pièce de théâtre qui sera jouée en février prochain au Théâtre 2.21.

Qu'avez-vous cherché à transmettre (ou pas) à travers votre texte?

Tout est prétexte à l'écriture: le quotidien, le banal, un journal, un détail... Le monde est plein d'occasions, plein de sources d'inspiration. Et chacun de nous peut devenir ce créateur qui, par une simple idée ou un certain regard, fait de l'art sans le savoir.

L'AVIS DU JURY

L'auteure se réfère aux Oulipiens et s'inspire de leur esprit. Relève leur défi, en se proposant de «faire de la contrainte une liberté». S'impose d'intégrer à son récit 45 mots ou locutions issus de contextes différents et les y fonde avec une absolue pertinence. On lui pardonnera ses anacoluthes tant le style est par ailleurs maîtrisé et les tournures déconcertantes. La narration est portée par une justesse, une précision lexicale qui aide à visualiser chaque évocation. Par un sens du néologisme et du plus qu'il apporte, de son expressivité. Par une densité métaphorique qui invite à déguster chaque phrase. Et par l'art de contourner les clichés. Au-delà de ces qualités de forme, il y a une rencontre, celle de deux étrangers, une amitié nouée sur fond de solitude qui incite à voir en l'autre ce qu'il a de plus beau: «Son désir d'écrire dépasse la vanité d'être lu.» Il y a une question qui demande réponse, parce que c'est «une amitié qui interroge». Et deux hommes qui s'apprennent, qui sont «un voyage l'un pour l'autre». Il y a aussi de l'alchimie à puiser dans un journal de boulevard matière à littérature. Belle prouesse de la part de quelqu'un qui se dit «normal, exagérément.» •

Sabine Dormond



Le Troc-o-Pole: diminuons le gaspillage dans un esprit de partage!

DON • C'est un concept vieux comme le monde qui est à la base du Troc-o-Pole. Situé au 1^{er} étage de l'Anthropole, en face de l'auditoire 1031, ce tout nouvel espace a été inauguré le 25 novembre dernier en présence d'étudiant-e-s et de membres du personnel de l'Unil.

Lors de l'ouverture du Troc-o-Pole, Lforce était de constater que le message envoyé quelques jours plus tôt à la communauté universitaire, incitant ses membres à venir prendre et/ou déposer des objets encore en bon état au moment de l'inauguration, a été couronné de succès, puisque bon nombre de personnes se sont déplacées les bras chargés!

Le dicastère durabilité et campus de la direction de l'Unil a collaboré avec la FAE et l'association Unipoly, avec le soutien du service Unibat, afin de monter ce projet en un mois et demi à peine. Hasard du calendrier, son ouverture coïncide avec une période où les regards convergent vers des initiatives en faveur d'une diminution de l'impact humain sur le climat, en raison de la COP21, Conférence de Paris de 2015 sur le changement climatique. Ce projet se situe dans la continuité de la politique de durabilité à l'Unil, qui fut la première université du pays à se doter d'un dicastère consacré à la question. La FAE, pour sa part, n'est pas en reste, puisqu'elle a récemment ajouté deux nouveaux alinéas à ses statuts relatifs à la durabilité.

L'objectif du Troc-o-Pole est simple: il s'agit de diminuer l'impact écologique

de la consommation et de limiter le gaspillage en permettant à des objets en bon état d'être réutilisés par d'autres personnes plutôt que d'être jetés, ou de prendre la poussière au grenier. Le système économique actuel fonctionne de façon linéaire: des matières premières sont extraites pour fabriquer des objets qui, une fois «consommés», sont le plus souvent jetés – de nouvelles matières premières sont alors extraites pour fabriquer de nouveaux objets, et ainsi de suite. Des espaces comme le Troc-o-Pole se situent en revanche dans une économie circulaire: la réutilisation d'objets en circuit fermé permet de restreindre cet important gaspillage de matières premières.

Au Troc-o-Pole, la notion de «vente» est prohibée: le but est de proposer une alternative aux échanges monétaires, en encourageant le partage et la solidarité. L'idée est aussi d'inciter à la réflexion sur notre propre consommation, tout en proposant des objets gratuitement dans un esprit «bons plans» à un public majoritairement composé d'étudiant-e-s, au budget souvent restreint. Cet espace pourrait par exemple également intéresser des étudiant-e-s devant se loger temporairement, qui



auraient la possibilité de se fournir en objets de la vie quotidienne, et de les rapporter au Troc-o-Pole lors de leur déménagement.

Tous les objets ne sont cependant pas acceptés au Troc-o-Pole: sont notamment refusés aliments, déchets, objets cassés, défectueux, sales, animaux ou plantes. L'espace disponible étant relativement restreint, les gros objets encombrants ne sont pas acceptés non plus. Un tableau est néanmoins à disposition pour afficher des petites annonces d'objets volumineux à donner.

amenés et/ou y ont trouvé preneur. A l'avenir, l'équipe organisatrice espère que d'autres lieux de ce genre se développeront ailleurs sur le campus et aux alentours.. •

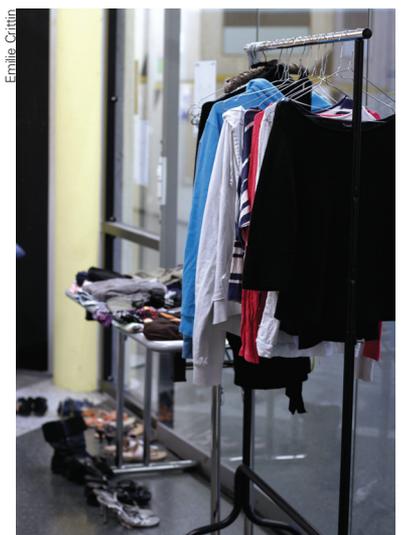
Emilie Crittin, du dicastère durabilité et campus de la direction de l'UNIL et Olia Marincek

Allez donc faire un tour sur la page Facebook du Troc-o-pole!



Le Troc-o-Pole est ouvert du lundi au vendredi durant les périodes de cours, de 8h à 18h environ. Une personne est chargée d'y passer plusieurs fois par jour pour s'occuper du lieu, mais le but est que le Troc-o-Pole soit géré de façon responsable par ses usagers et usagères.

Des lieux comme le Troc-o-Pole fleurissent en ce moment à travers le monde, symboles d'un modèle de consommation de moins en moins satisfaisant pour de nombreux citoyens et citoyennes. A l'Unil, ce nouvel espace a d'ores et déjà suscité l'enthousiasme d'un grand nombre d'utilisatrices et utilisateurs, semblant réellement répondre à une demande de la communauté. De nombreux objets y ont déjà été





L'espace d'une soirée

LUNE • Buzz Aldrin, deuxième homme à avoir foulé le sol de la lune, et Alexey Leonov, premier homme ayant effectué une sortie extravéhiculaire dans l'espace, étaient réunis le vendredi 13 novembre dernier à l'EPFL pour une conférence organisée par Swissapollo.

La soirée était présentée comme «historique», et il va sans dire que l'histoire, justement, s'est amusée à faire en sorte que l'on puisse la qualifier comme telle. Evidemment, lorsqu'à l'avenir on parlera du 13 novembre 2015, les mots qui reviendront seront «Paris», «attentats» ou «horreur». En ce tristement célèbre vendredi 13, l'histoire a voulu que, tandis que des sauvages rappelaient avec effroi toute la stupidité humaine, l'ingéniosité et les plus belles prouesses de cette même humanité étaient inno-
cemment célébrées dans le Swiss Tech Convention Center de l'EPFL.

Les yeux brillants devant ces deux légendes

Comme des gamins

Oui, innocemment, parce que cet événement fut, avant tout, un moment propice aux rêves, ceux-là même que l'on avait étant gamin. Qui n'a jamais rêvé de voir un astronaute ou un cosmonaute en chair et en os ou n'a jamais regardé la lune en s'imaginant les petits bonhommes en grosse combinaison blanche ayant autrefois foulé son sol? Qui ne s'est jamais demandé quel effet cela pouvait faire d'être en apesanteur dans l'espace, perdu dans l'infinie noirceur de notre univers? C'est pour cela qu'en ce vendredi 13 novembre dernier, dans un Swiss Tech plein à craquer, il n'y avait ni banquier, ni ingénieur, ni médecin, ni étudiant ou que sais-je, mais seulement des enfants, les yeux brillants devant ces deux légendes qui ont tant inspiré le monde.

Plus qu'une conférence, un véritable show

C'est donc avec une ingénuité toute bienvenue que l'audience a pu assister à cette conférence, qui n'en était



Buzz Aldrin (à gauche) a discoursé avec passion lors de la conférence The Moon Race.

pas vraiment une: quatre heures durant, les différents exploits spatiaux de la seconde moitié du XX^e siècle ont été présentés non pas seulement à travers les témoignages de Buzz Aldrin et d'Alexey Leonov, mais aussi via des images d'archives inédites, projetées sur un fond musical assuré par un groupe de rock ou par les Chœurs de l'Armée rouge, selon l'origine américaine ou soviétique de la prouesse.

Buzz aurait peut-être mieux fait de rester sur la lune

Plus tout jeunes, l'astronaute et le cosmonaute n'en ont pas pour autant moins imposé le respect. Et cela ne tient pas seulement à leur curriculum vitae – dont les lignes sont si fournies qu'il faudrait cinq vies pour accomplir la moitié de ce qu'ils ont fait – mais aussi, et surtout, à leur prestance et leur charisme: ils en jettent, tout simplement, si vous me permettez l'expression. Ils se sont exprimés dans leur langue d'origine – l'anglais pour Aldrin et le russe pour Leonov – avec

une flamme encore si présente dans leurs explications passionnées que la traductrice avait parfois un peu de mal à suivre leur longue escapade discursive. Mais le public aurait eu tort de leur en tenir rigueur!

Retour sur terre

L'un des objectifs de cette soirée organisée par Swissapollo, association qui met sur pied différents types de conférences, expositions et événements sur le thème de l'aérospatial, était de rappeler l'importance de la coopération entre les Etats-Unis et la Russie pour les projets futurs, et notamment la quête de Mars. En voyant le respect et l'amitié que se portaient Buzz et Alexey couplés à la passion des organisateurs, on pouvait se dire que c'est à portée de main, que l'humanité a les moyens d'envoyer un jour des hommes sur Mars. Et puis, en même temps, à Paris, l'idiotie dans toute sa splendeur grotesque venait tout remettre en doute. Au fond, Buzz aurait peut-être mieux fait de rester sur la lune, loin de la folie d'ici-bas. •

Antoine Schaub

Il paraît...

Initiative d'un bureau de recherche de l'EPFL, un projet de télécabine urbaine sur le campus pourrait voir le jour.

Après avoir fait une bibliothèque en forme de tranche d'emmental et sorti de terre un immense cercueil modulable (plus connu sous le nom SwissTech Convention center), la nouvelle infrastructure emblématique de l'école polytechnique sera une télécabine urbaine qui traversera les campus de l'EPFL et de l'Unil. Dans la droite ligne de la construction du Rolex Learning Center, l'idée de base était de construire quelque chose d'hors du commun représentatif de la Suisse. Lorsqu'on est une école de renommée internationale, on soigne son image.

Le projet sera, pour une fois, vraiment utile

Mais, contrairement au «Rolex», ce projet de télécabine sera vraiment utile pour la population locale. Averties assez rapidement du projet, les autorités en ont profité pour émettre quelques suggestions: le tracé initial, qui devait relier l'arrêt de métro «EPFL» à l'Anthropole (avec des stations intermédiaires au CM – juste en-dessus de Satellite –, à l'Amphimax et à l'Unithèque) sera prolongé jusqu'à la Bourdonnette, appelée à devenir une interface majeure du sud-ouest lausannois.

L'«UBS télénovartis» ne faisant tout de même pas très sérieux...

Financé par UBS et Novartis, ce projet permettra donc à la ville de développer gratuitement ses infrastructures de transports publics dans une portion de l'agglomération appelée à être fortement développée. Seul son nom fait encore débat, l'«UBS télénovartis» ne faisant tout de même pas très sérieux... •

Antoine Schaub

Rencontre – COP21

Quels enjeux pour la Suisse et le monde?

CLIMAT • En ce moment a lieu la COP21. Le sommet réunit 193 pays pour trouver un accord visant à la réduction des gaz à effets de serre (GES). Rencontre avec Johann Dupuis, auteur de *S'adapter au changement climatique: analyse critique des nouvelles politiques de gestion de l'environnement*, pour une analyse de la situation.

Malgré le fait que les climato-sceptiques soient pratiquement inexistantes dans le milieu scientifique, le consensus ne semble pas suffire à motiver les États à entreprendre les changements nécessaires pour éviter la catastrophe. Car le premier obstacle pour initier des changements, comme le décrit Dominique Bourg, professeur en GSE à l'Unil, est que les conséquences ne sont pas suffisamment inquiétantes pour amener des décisions importantes dans ce sens.

Ainsi, à l'issue de cette conférence, il faudra que l'accord présenté dépasse les compromis économiques et les systèmes de compensations imprécis ou malhonnêtes qui ont cours à l'heure actuelle. C'est aussi sur fond de crise économique et politique, d'intérêts contradictoires et de responsabilités entremêlées que cet engagement multipartite devra être signé. La question se situe surtout au niveau de la coordination globale pour l'ensemble des acteurs. Et si, par bonheur, un tel accord devait être conclu, il faudrait encore que celui-ci soit bien appliqué et respecté par la suite, point sur lequel on se permet de rester sceptique.

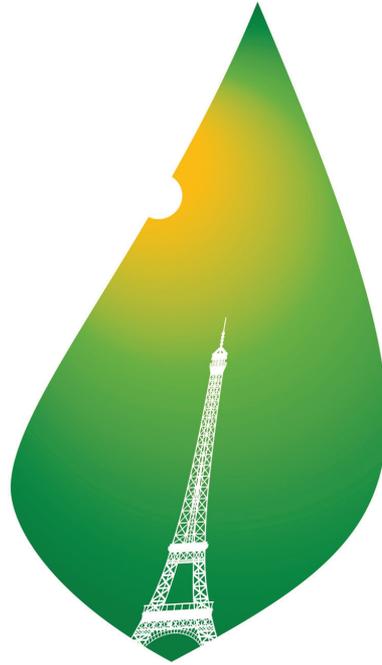
L'influence de la Suisse dans les négociations et dans le changement climatique

Suite au protocole de Kyoto signé en 1997 et entré en vigueur en 2005, la Suisse s'était engagée à diminuer ses GES de 8% par rapport à 1990. Cet objectif aurait été atteint selon le système de comptabilisation du protocole de Kyoto.

La Suisse ne représente qu'une part infime des émissions de GES

Si la Suisse n'a pas véritablement remodelé sa production énergétique ni fondamentalement diminué sa consommation d'énergie fossile sur

UNFCCC



COP21 • CMP11
PARIS 2015
UN CLIMATE CHANGE CONFERENCE

son territoire, elle remplit les exigences du protocole de Kyoto grâce au financement de projets écologiques à l'étranger à travers le système de certificats CO2 et par la gestion des surfaces forestières. Le pays fait donc figure de bon élève, mais il faut pourtant remettre les choses dans leur contexte. Tout d'abord, en termes de volume, la Suisse ne représente qu'une part infime des émissions de GES à l'échelle de la planète et ne pèse donc rien ou presque sur les enjeux climatiques globaux, puisqu'elle est seulement responsable de 0.1% des émissions de GES totales. Pour comparaison, la Russie et l'Inde en sont à 5%, l'UE à 10%, les États-Unis à 15% et la Chine à 28%. D'autre part, le système de comptabilisation est infidèle quant à la responsabilité réelle des différents pays. Les émissions liées à la fabrication d'un

produit donné (comme les plastiques ou les panneaux solaires par exemple) sont ainsi toujours attribuées au pays qui les a produits et non à celui qui les consomme (on comprend alors mieux pourquoi la Chine est un monstre anti-écologique). Selon cette comptabilisation, la Suisse émettrait l'équivalent de 6.47 tonnes GES par habitant, à côté de la France (7.81), mais derrière l'Allemagne (11.46) et loin des États-Unis (20.67). Seulement, la COP21 vise une réduction de 50% des émissions de GES dans le monde d'ici à 2030 (par rapport à 1990), ce qui est déjà énorme! Maintenant, sachant qu'en Suisse, 60% des rejets de carbone proviennent des transports et du chauffage des bâtiments, il paraît évident que c'est dans ces deux secteurs que les mesures devront être prises en priorité.

La ligne politique de la Suisse est la suivante: elle propose d'abandonner en partie le traitement différencié entre pays industrialisés et pays nouvellement développés ou en voie de développement, qui représentent maintenant plus de 60% des émissions de GES. Elle exige que les pays s'engagent de manière sérieuse, qu'il y ait des contrôles, des suivis de la situation et des sanctions en cas de non-respect des objectifs de réduction.

Réalité de la transition énergétique

Le problème principal concernant la transition énergétique, c'est qu'à court terme, celle-ci a un lourd poids économique sur les pays qui utilisent beaucoup d'énergies fossiles. Aussi, dans cette optique, les pays qui ont récemment rejoint le monde industriel (Chine, Inde, Brésil, Indonésie, Mexique) refusent de se contraindre dans leur développement pour un passé de pollution auquel ils n'ont pas contribué. Ces pays demandent de plus un financement d'au moins 100 milliards jusqu'à 2020. Johann Dupuis, chercheur senior à l'IDHEAP, estime, pour sa part, que la transition énergétique nécessitera encore au moins une génération dans ces pays.

Il faudra donc sûrement revoir les chiffres du réchauffement climatique à la hausse malgré les mesures prises. Car en réalité, sur les 2 degrés visés (par rapport à 1880), 0.8 ont déjà été atteints; on parle déjà d'un nouvel objectif, qui serait de 2.7 degrés pour 2100 (alors qu'on risquerait une hausse de 4 à 5 degrés si rien n'est fait). Si tout le monde espère que des mesures sérieuses soient prises, il ne faut pas oublier que nous sommes aussi tous responsables par notre consommation personnelle, et que le changement ne viendra pas que d'en haut... •

Venus d'ailleurs, ensemble ici

VOYAGE • Surprises et mésaventures des étudiants et étudiantes de français langue étrangère en Helvétie. Par les étudiants et étudiantes du cours Tandem de l'École de français langue étrangère (prof. Myriam Moraz).

Méto fantôme!

M C'est vendredi soir, ma première sortie nocturne à Lausanne. Je suis fatiguée. Mon amie a organisé une surprise pour une autre amie à Ouchy. On doit prendre le M2. On attend à la station Bessières. Mais lorsque le méto arrive, AAAAAHHHH! Où est le CONDUCTEUR?? J'ai peur!! Ah non!! je ne veux pas prendre ce méto!! Peut-être que le suivant a un chauffeur. J'attends, j'attends... Mais non! Toujours pas de conducteur. «C'est normal», me dit mon amie. Ce méto n'a pas de chauffeur. A la fin je monte dans le méto et je prie tout le chemin.

(Maryam – Iran)



Myriam Moraz

Transports en commun!

Quand je suis arrivée en Suisse, je ne savais pas comment acheter un billet de bus ou de train. Je ne savais pas non plus que dans le bus et le train c'est obligatoire d'appuyer sur le bouton pour ouvrir la porte. Je m'attendais à ce qu'elles s'ouvrent automatiquement à chaque arrêt, comme en Russie. Bien sûr, je n'ai pas pu sortir et j'ai continué jusqu'à l'arrêt suivant!

(Aleksandra – Russie)

A Madrid non plus, tu ne peux pas entrer dans les transports publics sans passer par la sécurité, où tu dois montrer le ticket que tu as acheté antérieurement. De plus, il n'y a pas de contrôle... En près de deux mois, ils ne m'ont pas encore contrôlée une seule fois! C'est incroyable ce pays qui a une telle confiance en ses habitants!

(Paula – Espagne)

Et la ponctualité!

Ici, tout est plus efficace. En Irlande, si on dit que le bus arrive à 10 h, c'est très possible qu'il arrive à 10h20.

Mais ici le bus est très ponctuel. Puisque tout est très efficace ici, cela fait qu'il n'est jamais en retard.

(Georgia – Irlande)

Se maintenir en forme!

Je savais que les Suisses étaient sportifs mais pas à ce point-là... La première fois que j'ai visité Lausanne, j'ai remarqué beaucoup de grands bâtiments appelés «gymnase», c'est-à-dire pour moi un endroit où l'on fait du fitness. J'ai pensé qu'il était très bizarre que tous les gymnases soient dans de très grands bâtiments, parfois historiques. Il a fallu presque une semaine pour que quelqu'un m'explique que ces bâtiments n'étaient pas pour faire du sport mais qu'en fait, tous étaient des écoles pour les étudiants entre 15 et 18 ans. Très bizarre!!!

(Mariely – République dominicaine/ USA)

Tortillas ou muesli!

Je ne peux pas me faire à l'heure des repas. Au Mexique, je mangeais après 14h ou 15h. A midi je n'ai pas

faim, c'est encore très tôt pour moi, j'ai plutôt envie de manger le petit déjeuner. Avant d'arriver ici, j'ai pensé que la nourriture mexicaine me manquerait, mais jusqu'ici, elle ne me manque pas, surtout depuis que j'ai mangé du muesli pour la première fois à Lugano (où tout est moins cher qu'à Lausanne), et maintenant c'est mon petit déjeuner préféré, toujours avec du yogourt.

(Reina – Mexique)

Quatre langues et l'anglais!

Etrange, ce mélange d'anglais et de français dans la publicité suisse! Quand je suis dans le méto ou dans la rue, je vois toujours des affiches qui utilisent l'anglais pour vendre un produit.

(Georgia – Australie)

Mais!

C'est normal, aujourd'hui, grâce à la globalisation, la langue anglaise apparaît dans tous les pays. En Allemagne il existe beaucoup d'anglicismes que nous utilisons tous les jours. Pourtant, en Suisse romande, j'ai remarqué

qu'il y a des mots français pour presque tout: une «mind map» devient une carte heuristique, un «mountainbike» un vélo tout terrain et au lieu d'être «online» on est «en ligne». Les Suisses romands traduisent vraiment tout!

(Sophie – Allemagne)

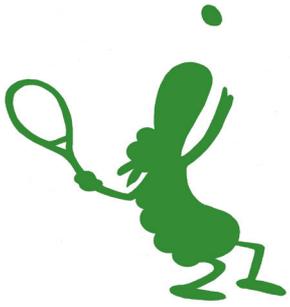
Où sont les pauvres en Suisse?

A mon arrivée, la Suisse m'est apparue comme un pays riche et développé. Je me baladais pour découvrir Lausanne, trouvant les gens élégants et classe; j'étais attentif à trouver un pauvre mais vraiment je n'en trouvais pas. Bizarre! Je continue pour découvrir quand même la ville toute la matinée. Pas un seul pauvre, pas un seul mendiant. En prenant la direction de chez moi, j'ai passé par la gare. Là, un jeune homme bien habillé avec un casque de luxe sur la tête écoute de la musique... Il vient vers moi et me dit: «Excusez-moi! Vous avez une pièce pour manger, s'il vous plaît?» Mais comment ça! Vous n'avez pas l'air pauvre!!! «Mais combien vous voulez?» «10 francs», me répond-il. Mais comment, c'est trop, «vous exagérez franchement!! Je ne peux pas, je vous donne une pièce de 2 francs si vous voulez!» «Ok, pas de soucis, merci...» Je lui ai donné sa pièce et me suis dit: «J'espère que je ne croiserai plus de mendiants désormais!!!»

(Faycel – Tunisie) •



Retrouvez tous les autres textes sur www.auditoire.ch/230



Quand la technologie remet en question l'équité

TRANSHUMANISME • Oscar Pistorius, cet humain augmenté, produit des résultats significatifs avec l'aide de ses prothèses. Dès lors, des questions d'équité et de dopage technologique surgissent. Lumière sur le transhumanisme et l'outil mécanique sportif.

À l'heure actuelle, il devient récurrent d'être confronté à des images d'humains modifiés ou augmentés dans les productions culturelles de science-fiction. Une nouvelle ère nous est présentée dans laquelle l'homme se transforme en cyborg par la greffe de membres ou d'organes mécaniques. Des personnages comme Robocop, Dark Vador, ou plus récemment, Iron Man ont participé à la formation de notre imaginaire collectif du transhumanisme.

Néanmoins, ce mouvement qui précocise l'utilisation des sciences et des technologies comme moyen d'améliorer les capacités humaines physiques et cérébrales n'est plus restreint au domaine de la science-fiction, mais est sujet à controverse dans des champs bien réels, comme celui du sport où les performances grâce aux *enhancement technologies* (technologies amélioratives) font débat.

Qu'en est-il du transhumanisme en sport?

En passant par le fauteuil de course ou encore par les *flexfoot* (prothèses de jambes mécaniques en carbone) en athlétisme, il est indéniable que la technologie ainsi que l'utilisation de membres mécaniques soient devenus indissociables du sport et plus particulièrement du sport handicap. La prothèse donne la possibilité dans un premier temps au handicapé de s'adonner à sa pratique sportive, puis ensuite de rivaliser avec les autres. L'appareillage du corps permet donc une modification des possibles. Pourtant, dans le contexte sportif actuel où seule la performance optimale compte, les membres mécanisés sont questionnés. Le corps handicapé n'est, dès lors, plus considéré uniquement comme un corps endommagé que l'on doit soigner, mais comme un corps, à l'origine diminué, qui devient augmenté par la technologie



Oscar Pistorius, équipé de ses *flexfoots*.

dans une optique de performance. Vient alors la question du dopage technologique.

Lorsque le corps modifié surpasse le valide

Le cas le plus médiatisé est celui du coureur sud-africain Oscar Pistorius qui, en 2007, a battu des athlètes valides à Rome. Ce sportif double amputé terminait 2^e du 400m en courant équipé de ses *flexfoots*. Le doute s'installait alors quant à l'origine de sa performance. Ce résultat était-il dû à ses attributs physiques et physiologiques ainsi qu'à son entraînement? Ou bien étaient-ce ses prothèses de jambes qui lui permettaient d'avoir un avantage sur les athlètes valides? En effet, une propulsion grâce à un appareillage mécanique non biologique peut être considérée comme potentiellement créatrice d'iniquité entre le sportif handicapé et les autres coureurs valides. On parle dans ce cas-là de dopage technologique. C'est en tout cas ce qu'avait décidé l'IAAF en suspendant Oscar Pistorius de toute compétition internationale valide à la suite de cette performance.

La notion essentialiste du sport

Le cas Pistorius bouscule ainsi les normes traditionnelles définissant et délimitant les notions de sport et d'athlète. Si la performance du coureur est en partie contestée, c'est parce qu'elle ne correspond pas à l'idée essentialiste du sport relevant de la prouesse physique naturelle. Ce qu'on lui reproche, c'est qu'avec l'aide d'un apport technologique ce sportif ne produit plus une performance fondamentalement humaine. Mais la question d'équité ne se pose que quand un athlète augmenté est performant. Lorsqu'il ne l'est pas, cette dernière n'est pas discutée, car elle relève de l'évidence. Dans ce cas, le handicapé reste catégorisé comme un être diminué, incapable de gagner. D'où l'absurdité dans le cas de Pistorius: on le laisse participer avec les valides, mais il est impensable qu'il puisse gagner d'une manière légitime. À quoi bon donc le laisser concourir dans une telle compétition? •

Une femme belle est une femme fit

Le fitness est devenu la mode parmi les Instagramers. Certains lancent leur livre d'entraînement et de nutrition. Voici le continuel diktat de la beauté caché sous ce fameux slogan «have a healthy life».

À la cafétéria de l'Anthropole, je ne peux résister à leur pizza. Pendant l'attente, je regarde les nouvelles publications sur Instagram: de beaux paysages qui me font rêver, la nouvelle *quote* du jour me motivant à penser positivement et, logique, le nouveau selfie de Kim Kardashian. Et, tout à coup, je vois une femme, bien sculptée, vêtue d'une brassière Nike, d'un *leggings* et de baskets de la même marque. Bien sûr, le tout en mode fluo, parce que le sport est devenu «*so fashion*».

Good looking body doesn't mean it's a healthy one

Ni une ni deux, elle me fait regretter ma pizza. Pourquoi ces coachs sportifs m'imposent-ils leur corps? Dois-je me sentir mal de ne pas avoir leur corps de rêve? «*I want to help educate girls all around the world*», explique Kayla Itsines, coach sportif, dont son livre *Bikini Body Guide*. Son livre se compose de deux tomes: l'un explique au jour le jour quels exercices faire quand l'autre nous propose une série d'exemples de repas équilibrés pour la semaine entière. Je me demande bien comment ils font pour suivre un régime aussi drastique tout en suivant un entraînement aussi intensif. Quel est l'envers du décor que ces coachs ne nous montrent pas? Je pense comme Lee Boyce, du *Huffington Post*: «*Good looking body doesn't mean it's a healthy one*». •

Jobs!

Comment celui qui commença cancre et hippie et ne jurait que par le «*think different*» a-t-il pu donner naissance à l'empire Apple que nous connaissons aujourd'hui? Jean-François Peyret tente de répondre à cette question, et à tant d'autres, dans un portrait théâtral de Steve Jobs, au Théâtre de Vidy.

Citizen Jobs, Théâtre de Vidy, Lausanne, du 19 au 29 janvier.



Maëlla Michèle Méréchal

Des brunchs et des livres

Qu'y a-t-il de plus plaisant que de manger en parlant de littérature, avec des écrivains qui plus est? Le Cercle littéraire de Lausanne organise justement cet hiver des brunchs littéraires dans le cadre du Prix des lecteurs de la ville de Lausanne 2016. On y retrouvera notamment le professeur de l'Unil et écrivain Jérôme Meizoz, le 9 janvier.

Brunch littéraires, Cercle littéraire, Place St-François 7, 6 février, 9 janvier, 5 mars

PRIX DES LECTEURS
DE LA VILLE DE LAUSANNE
2016

Rencontrez les
six auteurs de
la sélection 2016!

Signé
Lausanne

Cercle littéraire de Lausanne

«*The rain in Spain...*»

«... stays mainly in the plain.» Eliza Doolittle débarque à Lausanne. La comédie musicale de Frederick Loewe. *My fair Lady*, à partir de laquelle fut réalisé le film éponyme de George Cukor avec Audrey Hepburn et Rex Harrison sera donnée en effet dans une nouvelle production, en collaboration avec l'Opéra de Marseille. «*Wouldn't it be lovely?*»

My Fair Lady, Opéra de Lausanne, du 23 décembre au 3 janvier.

C'est Byzance!

Les témoignages historiques de l'époque byzantine sont particulièrement précieux en Suisse, mais souvent méconnus. Ils sont mis à l'honneur au Musée Rath de Genève, où l'on peut découvrir nombre de sources issues de diverses collections ainsi que l'héritage byzantin qu'a pu connaître notre pays.

Byzance en Suisse, Musée Rath, Genève, jusqu'au 13 mars.

Vous avez un message

Tous les mardis, le Bleu Café organise ses «Soirées messages», l'occasion de retrouver pour quelques heures papier et crayons et communiquer – draguer, disons-le – à l'ancienne... Les billets n'ont-ils pas plus de charme que Tinder et Facebook?

Soirées messages, Le Bleu Léopard, Lausanne, tous les mardis.

Et aussi...

Bonheur et liberté des gens qui n'ont pas d'examen, dès le 18 décembre.

Hanoucca, *mazel tov* les potos, du 6 au 14 décembre

Il est néééé le Divin Eeeeenfaaaaaant, 24 ou 25 décembre, on sait jamais, la troisième porte à gauche, Bethléem.

Venue du Père Noël, entre le 24 et le 25 décembre, là où les parents indignes prennent leurs enfants pour des brêles.

Une nouvelle année de merde, le 1^{er} janvier, à minuit, tout partout.

Anniversaire de la cheffe Dossier, le 1^{er} janvier, quelque part à Fribourg.

Journées sympathiques de partage et d'amour, dès le 2 janvier, BCU et Rolex.

Orgie de galette des Rois, le 6 janvier, chez ta mère.

Noël orthodoxe, *nasdrovia* les copains, le 7 janvier

Session d'examens d'hiver, et ce n'est pas très drôle, du 15 janvier au 6 février, Unil.

Anniversaire de la future ex-cheffe Campus et Sport, le 27 janvier quelque part au Jura.

Anniversaire d'un co-rédac chef, le 18 février, en tout cas pas en PACA.

Effusion de bonheur générale à l'issue d'un nouveau numéro de *L'auditoire*, le 10 mars, Unil et EPFL.



C'était mieux avant

NOSTALGIE • A l'heure où Hollywood semble en proie à une crise d'originalité, une question s'impose: la nouveauté est-elle sur le point de quitter définitivement les écrans?

Star Wars, *Jurassic Park*, *Terminator*, *Robocop*, et bientôt *Ghostbusters*, *Gremlins* ou même *Alien*. Depuis maintenant un certain nombre d'années, et pour beaucoup d'autres encore, Hollywood ressort toutes ses vieilles franchises des tiroirs, enchaînant les suites, *remakes* et autres *reboots*. Tant et si bien que point un sentiment de saturation: le cinéma populaire ne sait-il donc plus faire que du recyclage?

Répétition

En réalité, le concept de *remake* et le principe de franchise sont à peu près aussi vieux que le cinéma lui-même. En 1896, les frères Lumière réalisent déjà deux versions de leur vue *L'arroseur arrosé*, avant que Georges Méliès n'en fasse à son tour un *remake* (l'un des tous premiers de l'histoire). De même, les années 1910 voient apparaître les *serials*, films-feuilletons dont la série des *Fantômas* est emblématique. Enfin, notons que la répétition est en grande partie intrinsèque au septième art, le cinéma de genre obéissant par définition à des codes qu'il perpétue au fil du temps.

Condamner d'office le concept de *remake* serait omettre les nombreuses œuvres aujourd'hui considérées comme des classiques que l'on doit à la démarche. *Le Faucon Maltais*, *Scarface*, *La mouche*, *The Thing*; tous des *remakes* qui ont bien souvent fait oublier leur original. Certains réalisateurs renommés se sont même livrés à l'exercice de

l'auto-*remake*, comme Alfred Hitchcock avec *L'homme qui en savait trop* ou Cecil B. DeMille avec *Les Dix Commandements*, enterrant là aussi leur premier ouvrage.

Du neuf avec du vieux

Même topo pour les franchises, qui ne sont pas nécessairement destinées à être étirées indéfiniment sur un schéma identique, mais peuvent évoluer et se réinventer. Anomalie dans le monde du *blockbuster*, la saga *Mad Max* en est le parfait exemple: chaque opus raconte au fond la même histoire que ses prédécesseurs, tout en approfondissant un peu plus l'univers et les thématiques.

Toutes les histoires possibles ont déjà été racontées

La création de George Miller, qui s'appuie en grande partie sur la théorie du Monomythe de Joseph Campbell, illustre ainsi le cœur du problème: dans l'absolu, toutes les histoires possibles ont déjà été racontées. Le cinéaste australien le découvrirait lui-même avec surprise à la sortie de son premier film: «Au Japon, on a comparé Max à un samouraï, en Europe à un cowboy, et en Scandinavie à un viking. Sans le savoir, j'ai touché quelque chose qui relève de la mythologie.» Ou, comme il le formule plus simplement: «Le cinéma est la manifestation *high-tech* d'un art de



George Clooney dans *Tomorrowland*: un regard vers l'avenir.

raconter les histoires aussi vieux que l'humanité.» Ce qui importe fondamentalement n'est donc pas la base narrative, mais ce qu'on en fait. Interviewé en janvier 2014 pour l'épisode du webzine *BiTS* d'Arte consacré aux *remakes*, Christophe Gans parvenait au même constat: «Qu'est-ce qui nous plaît dans les films de genre? C'est de retrouver tout le pot commun d'un genre en particulier, ses stéréotypes (dans le sens noble du terme), son univers, son type de récit, et simplement, ce qui nous intéresse, ce sont les variations.» Le réalisateur, qui venait à l'époque de tourner une nouvelle adaptation de *La belle et la bête*, soulignait ainsi que la pérennité des contes de fées a été assurée par leur répétition au fil du temps et leur déclinaison sur de multiples supports.

Demain ne meurt jamais

Le vrai problème de la tendance actuelle n'est donc pas en soi la volonté de refaire le passé, mais bien ce qui la sous-tend: la nostalgie et le refus d'aller de l'avant. Alors qu'il représente précisément les possibilités de répétitions et de variations que nous évoquions, l'univers des *comics* est aujourd'hui l'incarnation de cette stagnation créative. La très payante stratégie Marvel sur *Avengers* a hélas donné le ton d'un modèle sur lequel tous les studios s'alignent peu à peu: un système de franchise homogène, à l'univers clos et à la continuité

inaltérable, qui n'accepte plus qu'une seule version de l'histoire et interdit justement les variations. Face à cette uniformisation de la production, les projets originaux peinent forcément à exister. Pire, les quelques courageux qui s'aventurent hors des «marques» installées se ramassent immanquablement. *John Carter*, *Pacific Rim*, *Jupiter Ascending*, *Tomorrowland*; délibérément sous-vendus par leurs studios, ces films sont largement passés sous le radar du grand public, rentabilisant tout juste leur budget ou devenant carrément parmi les plus grands bides de l'histoire du cinéma.

Certes, tous ces exemples ont été sabordés de l'intérieur à des degrés plus ou moins importants (il est maintenant reconnu que Disney a volontairement sacrifié *John Carter*). Mais il est aussi du devoir des spectateurs de chercher et soutenir ces tentatives originales. Quoi que l'on pense de ces dernières, l'acte de foi est nécessaire. Brad Bird tentait de nous le dire dans *Tomorrowland*, projet qu'il a justement préféré à *Star Wars VII*: si l'on veut sortir de cette morosité culturelle, il faut, à l'instar du personnage de George Clooney dans le film, accepter de vieillir et laisser la place aux points de vue neufs, à l'invention comme à la réinterprétation. Il n'est pas encore trop tard pour l'écouter. •



Harrison Ford dans *Star Wars VII*: un souvenir du passé.

Mappemonde sur les épaules

ROMAN ROMAND • L'auditoire ne se cache pas de faire du prosélytisme, on aime aussi souligner le succès de nos anciens rédacteurs. Si Bruno Pellegrino a échappé à notre dossier du mois dernier, son premier roman, quant à lui, a été remarqué.

La peur de la perte pousse parfois à tout quitter, comme pour prévenir la douleur. Dans ces situations, l'inconnu, l'exotique ou le voyage deviennent autant de soutiens autour d'une vie vrillée de doutes ou d'incertitudes. Un itinéraire qui épouse les courbes des états d'âme,

c'est ce que propose Bruno Pellegrino avec son premier roman *Atlas nègre*.

Un étranger à l'étranger, voilà ce qui pourrait résumer succinctement le roman de Bruno Pellegrino. Un récit qui s'étend sur deux voyages, trois continents, quatre villes. Un premier voyage qui les séparera d'abord, lui et elle, amants et anonymes, avant de les réunir dans la seconde partie du livre.

Un étranger à l'étranger

On découvre alors en leur compagnie les villes tentaculaires et insaisissables des extrémités du monde, et on est vite dévoré par le besoin de savoir; savoir ce qui se cache dans les profondeurs bétonnées de Moscou, savoir ce qu'il y a au sud du Capricorne et au-delà du

port de Tokyo, savoir où tout cela les mènera, même si l'issue est déjà connue.

Une plume déjà confirmée

Le récit de voyage et l'histoire d'amour, deux sujets particulièrement dangereux pour un premier livre, et dont Bruno Pellegrino a su éviter tous les écueils. Loin d'ennuyer, son style à mi-chemin entre oralité et sensations introspectives fait passer le lecteur de l'autre côté du récit, là où apparaissent les petits détails, les regards entendus et les sentiments qui démangent.

D'ailleurs, ce roman est loin d'être le premier pas de Bruno Pellegrino dans le monde littéraire, puisqu'il est notamment lauréat du Prix du jeune écrivain à Paris en 2011. Il est aussi cofondateur de l'AJAR (Association

des jeunes auteurs romands): «On s'est fondés en 2012. On a commencé parce que nous étions des gens qui habitions tous entre Genève et Fribourg globalement, et on écrivait tous dans notre coin. Nous étions tous dans la même situation, aucun de nous n'avait de livre, donc quasiment aucun poids, aucune existence dans le milieu littéraire. Donc on s'est tous réunis dans l'association et on s'est mis à faire des lectures publiques et des publications d'objets littéraires.» Leur prochaine rencontre, une lecture publique à Morges le 12 février. •

Victor Comte

Plus d'infos sur www.jeunesauteurs.ch et notre rencontre avec Bruno dans son intégralité sur www.auditoire.ch

Editions Tind



70 ans plus tard

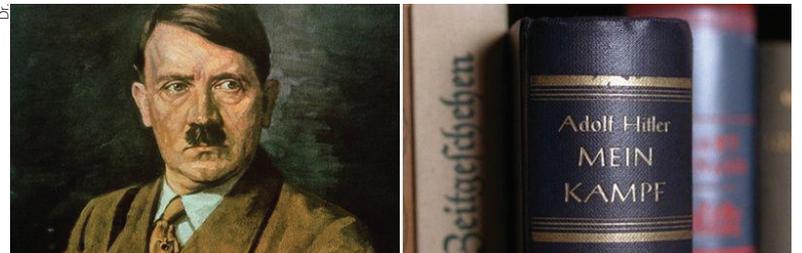
ÉDITION • Début 2016, Mein Kampf tombera dans le domaine public. Anticipant cette expiration des droits, les éditions Fayard annoncent une réédition critique.

Conformément à la loi, le 1er janvier 2016, septante ans après la mort d'Adolf Hitler, les droits d'auteur que détient le Land de Bavière seront rendus publics. La libre circulation et utilisation des propos contenus dans le manifeste seront donc autorisées. En octobre 2015, Fayard confirmait une réédition de l'ouvrage, accompagnée de commentaires critiques. Insistant sur le caractère historique de cet écrit, Antoine Viktine, auteur de *Mein Kampf, histoire d'un livre*, a soutenu cette republication. Mais cet argument est-il suffisant pour légitimer sa réédition? Pour le politicien français Jean-Luc Mélenchon, il est loin d'être convaincant. Il condamne le projet Fayard et l'argument de la diffusion de *Mein Kampf* sur Internet: «Des dizaines de choses glauques ou nauséabondes sont présentes sur Internet. Faut-il donc les publier sans autre précaution qu'un "appareil critique?" [...] Des dizaines d'autres

livres de cette sorte peuvent être considérés comme des "documents historiques". Doit-on tous les laisser rééditer et recréer l'ambiance qu'ils créèrent déjà dans le passé?», s'indignait celui-ci sur son blog. Pour lui, «Editer, c'est diffuser», même avec des commentaires critiques. Une phrase qui peut faire écho, selon François Vallotton, professeur d'histoire à l'Unil, au contexte de la première publication française de 1934 qui, à l'enseigne des ambiguës Nouvelles Editions Latines, souhaitait mettre en garde contre le danger de ce texte.

Inéluctable violence?

Pour l'heure, le Land de Bavière est face à l'échéance de ses droits. Si le temps laisse la place à d'autres éditions, engendre-t-il aussi forcément un recul par rapport aux écrits d'Hitler? Il s'agit d'une autre période, certes. Mais la violence et le racisme



restent actuels. Si Mélenchon soutient que la violence peut en générer une autre, il faut interroger la propension des textes critiques des historiens à contrer ce phénomène. Comment s'en assurer néanmoins, jusqu'à quel point le contrôle sur un ouvrage en est un? Peut-être que, justement, il connaît des limites. Quand Mélenchon évoque sur son blog «la responsabilité personnelle de celui qui décide d'éditer ou d'approuver cette édition» pour en user contre la réédition, il en est une autre qu'il ne mentionne pas: celle des lecteurs. Car il va de soi

qu'un ouvrage rencontre toujours des lecteurs différents et, dans ce sens, ceux-ci peuvent prendre en compte ou non des commentaires critiques, soutenir ou non ses idées. Mais il relève de leur responsabilité personnelle de ne pas agir en conséquence; leurs actions ne doivent pas être une extension de leurs opinions. Et il est de la responsabilité des éditeurs d'informer, d'avertir et d'appuyer le fait que ce pamphlet est un ouvrage à valeur historique et en aucun cas morale. •

Sandra Willhalm

Ma télé en couleur, s'il vous plaît!

DIVERSITÉ • Les séries télévisées ne s'intéressent souvent qu'aux intrigues d'hommes blancs cisgenres et hétérosexuels, mettant de côté les personnages de couleur, transgenres ou homosexuels. Cette tendance a ses conséquences pour les minorités, mal voire pas représentées. Retour sur ce phénomène.

Avoir certaines séries télévisées américaines, on pourrait croire que le monde n'est composé que d'hommes blancs hétérosexuels cisgenres forts et puissants, que les personnes de couleur sont des criminels, et les musulmans des terroristes. Des gros clichés, donc. S'il n'en va pas ainsi pour chaque série, cela reste un traitement fréquent des questions de représentation des minorités. Détail anodin, sans importance? Loin de là: les séries télévisées sont aujourd'hui omniprésentes et influencent notre vision du monde, ainsi que notre manière de considérer, voire de traiter certaines minorités. Le fait de centrer les séries autour du modèle typique du personnage masculin blanc cisgenre et hétérosexuel empêche une grande partie de la population de se voir représentée à l'écran dans des rôles importants et complexes. Dès lors, que faire?

Les quotas, remède miracle?

Durant la lutte pour les droits civiques dans les années 1960 aux Etats-Unis, des quotas ont été mis en place dans divers secteurs afin de promouvoir la diversité ethnique. Les séries télévisées ont elles aussi été invitées à

participer à ce changement, et bon nombre de séries ont aujourd'hui des personnes de couleur au générique. Néanmoins, Mireille Berton, maître-assistante en section d'histoire et esthétique du cinéma à l'Unil, invite à pousser la réflexion: «Les quotas peuvent apporter une partie de la solution, mais il faut surtout s'interroger sur la manière dont on représente ces minorités ethniques: sont-elles respectées dans la complexité de leur culture, ou donnent-elles lieu à des représentations biaisées par le regard des producteurs WASP (White Anglo-Saxon Protestant)?»

Des rôles souvent secondaires et stéréotypés

En effet, bien souvent, les producteurs donnent aux personnes de couleur des rôles secondaires et stéréotypés, respectant ainsi techniquement la règle des quotas, sans en réalité représenter de diversité. Car avoir un personnage noir ne suffit pas pour se proclamer progressiste: une réflexion profonde et pertinente sur les questions raciales doit prendre place. Rares

sont les séries qui ont pour héros une personne de couleur, homosexuelle ou transgenre sans l'enfermer dans des stéréotypes et sans la traiter comme différente. Des séries comme *NCIS* ou *Les experts* ont certes un casting ouvert, cependant, elles présentent souvent les minorités comme des délinquants, renforçant les stéréotypes raciaux. Montrer un certain nombre de personnes issues de minorités ne garantit pas une représentation juste.

L'importance de la représentation

Les séries télévisées sont un outil puissant, qui permet aux gens de s'identifier aux histoires qu'on leur présente. Le problème réside dans l'impossibilité d'identification dans laquelle se retrouvent les groupes minoritaires: parmi toutes les fictions où ils ne sont que des personnages secondaires, difficile pour eux de ne pas se voir comme différents et de s'identifier aux héros, surtout lorsqu'ils en sont témoins depuis l'enfance. On assimile en effet ces messages sans même s'en rendre compte, et l'exclusion à l'écran ne fait que renforcer l'exclusion sociale. Qu'on l'admette ou non, le portrait du monde qu'on nous

présente influence notre vision. La représentation est donc primordiale pour montrer à chacun des modèles de personnages complexes, avec qualités et défauts, définis outre leur couleur de peau ou leur orientation sexuelle. Ainsi, on offre à chacun des modèles, correspondant à un public diversifié lui aussi, qui permettent notamment aux enfants d'appréhender différemment leur avenir, au-delà du simple second rôle d'ami du héros. De plus, cela permet d'éviter de perpétuer clichés et stéréotypes. Une représentation réfléchie, qui respecte les complexités des gens, des communautés et des cultures, est absolument nécessaire.

La représentation, une utopie?

La situation n'est pas aberrante partout, et des efforts sont fournis, comme le souligne Mireille Berton: «Aujourd'hui, des séries comme *Transparent*, *Empire*, *Looking* attestent de ce phénomène d'ouverture vers la représentation de groupes sociaux «marginiaux» qui ne sont pas seulement de simples figurants ou des faire-valoir du héros masculin blanc de classe moyenne, mais deviennent les agents principaux de la progression narrative.» Le problème se pose néanmoins autant devant que derrière la caméra, puisque le monde de la télévision reste dominé en grande partie par des hommes blancs. Une plus grande diversité dans les places stratégiques de production pourrait s'avérer bénéfique, comme le montre Shonda Rhimes, productrice de trois séries avec chacune pour héroïne une femme, noire dans deux de celles-ci (Ellen Pompeo, Viola Davis, Kerry Washington). Une prise de conscience du pouvoir des médias peut donc donner une image juste des minorités, sans stéréotype, et permettre ainsi à chacun de se voir représenté de manière complexe à l'écran et dans l'espace public. •

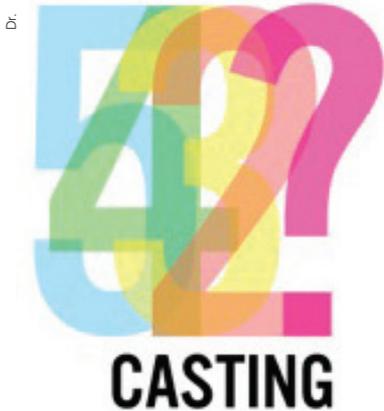


Shonda Rhimes bien entourée.

«Le théâtre comme au cinéma»

Armé d'un concept intéressant, Casting, au théâtre 2.21 vaut le détour. A voir!

Caché dans l'ombre d'une vieille baraque, le théâtre 2.21 n'est pas facile à trouver pour celui qui n'y a jamais mis les pieds. On y entre par une petite porte, on débarque directement sur le bar. Un regard autour, des tables par-ci, par-là, des chaises arrangées dans un semblant d'ordre devant une petite scène, l'endroit transpire une atmosphère bien à lui.



Ce soir-là, *Casting* est annoncé. Le concept, à première vue, semble très simple: un metteur en scène monte en live un film devant le public. Dès lors, la première moitié du spectacle consiste en une «sélection» des acteurs, la seconde en le tournage lui-même. Cependant, personne n'est au courant du genre qui sera mis en scène. Film d'action? Dramatique? Fantastique? Le public, tout comme les improvisateurs – issus de l'excellente équipe du *Lausanne Impro* –, le découvre le soir même. De ce flou, naît un show qui se construit minute par minute et se nourrit de lui-même.

Le point fort du *Casting*? Le show dépend des improvisateurs, mais aussi du metteur en scène qui agrémente le spectacle de petites pointes moqueuses, de directives ou de crises de nerfs comiques. Dans cette ambiance posée, propice au rire général, on passe une heure et demie de pur délice. On se retrouve là-bas au prochain? •

AJ

Au fil des œuvres: Péripéties péripatéticiennes

Elles ont donné lieu à tant et tant d'œuvres; les prostituées et autres courtisanes seraient-elles le plus vieux motif artistique du monde?

Parmi les nombreuses figures mystiques dans lesquelles les femmes ont été contenues au fil du temps, il semble que celles de la prostituée et de la courtisane aient été particulièrement prolifères. Plaute, déjà, les mettait en scène, ils furent nombreux à faire de même après lui. Prenons en chemin cette aventure, avec une œuvre littéraire majeure. *L'histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost, publiée pour la première fois en 1731, narre l'histoire d'un jeune et honnête chevalier, Des Grieux, qui tombe éperdument amoureux d'une courtisane, Manon. Celle-ci complique leur relation, tant elle est attirée par l'argent, et n'hésite pas à vendre ses charmes à des hommes plus riches. Alors qu'elle finit condamnée pour prostitution, Des Grieux arrive à la convaincre de fuir avec lui avant qu'elle ne soit déportée en Louisiane... Elle mourra pourtant dans ses bras, en plein désert. Ce récit donnera lieu à deux opéras, de Massenet (1884) et de Puccini (1893) et sur la musique du premier, le chorégraphe Kenneth MacMillan créera en 1974 un ballet éponyme. Les descendantes de Manon sont nombreuses et comme hantées par son fantôme... Marguerite Gautier, l'héroïne de Dumas fils, qui s'appelait paraît-il Marie Duplessis dans la vie de celui-ci, lit justement le roman de Prévost alors qu'elle s'éprend d'Armand Duval. Dans son ballet de 1978 sur des pièces de Chopin, John Neumeier reste très fidèle à *La Dame aux camélias* de Dumas fils, et sa Marguerite suit Manon comme elle est suivie par elle, du théâtre à ses appartements. De Sarah Bernhardt à Isabelle Huppert, nombreuses sont celles qui l'interprètent, à la scène comme sur les écrans. Et sur ceux-ci, en 2001, lorsque Nicole Kidman interprète Satine dans *Moulin rouge!* de Baz Luhrman, c'est encore une autre dame aux camélias qui revit (et meurt).

Manon et Marguerite ne sont de loin pas seules; qu'on pense à Nana, son ascension, ses aventures, son caractère, dans le roman de Zola (1880) puis



Isabelle Ciaravola dans le ballet de Neumeier.

dans le film de Jean Renoir (1926) comme à Vivian Ward sur les trottoirs d'Hollywood, qu'interprète Julia Roberts dans *Pretty Woman* en 1990. Mais elles sont aussi tant de belles anonymes à passionner les impressionnistes, qui les peignent et les repeignent, en tableaux comme en croquis. Au cœur des scandales se retrouvèrent ainsi le *Déjeuner sur l'herbe* (1863) de Manet et ses significations sulfureuses. Degas ou Toulouse Lautrec dépeignent, pour leur part, les catins au sortir de leur lit et de leur bain, quand ils ne sont pas à l'Opéra Garnier pour le premier, au Moulin Rouge pour le second. Ces courtisanes et autres horizontales peuvent d'ailleurs être admirées au Musée d'Orsay jusqu'au 17 janvier dans l'exposition temporaire «Splendeurs et misères. Images de la prostitution, 1850-1910». Aujourd'hui, la prostitution reste grandement taboue, et ces femmes intriguent et fascinent toujours, se retrouvant quand même parfois au cœur des débats, si délicats lorsqu'il s'agit du plus vieux métier du monde. Le metteur en scène, Denis Maillefer, aborde la problématique de la prostitution dans la pièce biographique *Marla, portrait d'une femme joyeuse*, à l'Arsenic en janvier 2016. Ce monologue co-écrit par ladite Marla, interroge sur la revendication de ce métier en tant que vrai choix professionnel et passion. Car Marla aime le sexe et assume sa polysexualité et son hédonisme. Elle casse l'image de la pauvre femme contrainte à la prostitution, elle choque et bouscule les esprits. •

DB et FU

Dans l'antre de la littérature

La Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature permet à chacun de se livrer aux songes sous l'influence de la littérature.

Les habitants de Montricher ont sans doute été pris de vertige en apprenant que l'ancienne colonie de vacances serait rasée pour y construire un promontoire entièrement dédié à la littérature. Plusieurs bâtiments forment un tout qui nous immobilise de sa beauté triomphante. Ce quotidien vertigineux abrite des cabanes destinées à accueillir des écrivains.



La Maison de l'écriture.

De cette dilection pour les acteurs de l'écrit jaillit l'idée d'attribuer un prix littéraire international. Son originalité réside dans la diversité de son jury et des ouvrages nominés.

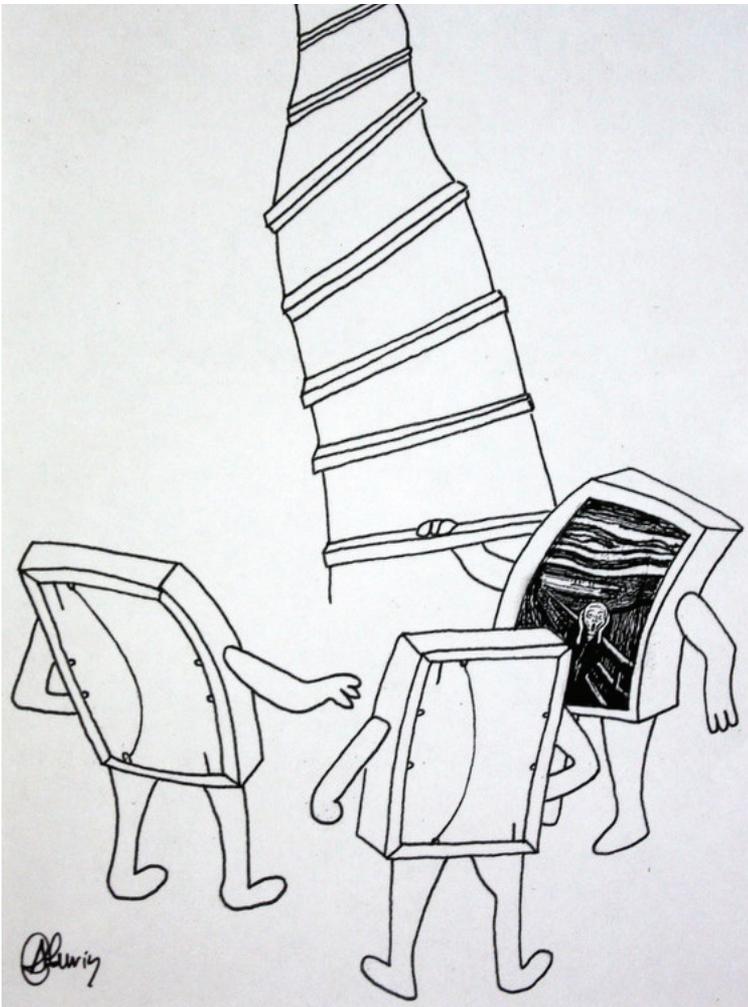
Il s'agit aussi pour la Fondation de cultiver la mémoire de Jan Michalski. Passionné d'écriture, il créa avec sa femme les Éditions Noir sur Blanc. Des écrits de Slawomir Mrozekle et d'Umberto Eco en ont fait la renommée. Elle a ensuite été agrémentée d'autres entités pour former le groupe Libella. C'est à la mort de son mari que Vera Michalski-Hoffmann décida d'amorcer ce projet monumental de défense de l'écrit.

Enfin, l'accueil d'innombrables événements artistiques et culturels rythme son existence. Ceux qui souhaitent expérimenter cet endroit pourront ainsi visiter des expositions et assister à des conférences d'écrivains. •

AO

Un coup de crayon

Trafic d'œuvres d'art par l'El: Certains prennent leurs précautions...



Alwin Occelli

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

OLIVIER FILLIEULE – Professeur de science politique à l'Unil



Dr.

UNE EXPO

La tapisserie de l'Apocalypse de Saint-Jean au château d'Angers

L'exposition permanente, au château d'Angers, de la tapisserie de l'Apocalypse de Saint-Jean. Réalisée à la fin du XIV^e pour le duc d'Anjou, cette tenture d'une centaine de mètres est d'une grande beauté inquiète. Il en existe une très belle reproduction publiée en 2010 chez l'éditrice Diane de Sellier, avec le texte de l'Apocalypse dans une traduction qui n'est pas aussi belle que celle de Mardrus mais qui reste poétique.

UN ROMAN

Madame Bovary de Flaubert

Sans hésiter *Madame Bovary*, qui est pour moi un des sommets de l'art d'écrire, mais surtout le plus bel hommage que l'intelligence puisse rendre à la bêtise et la mesquinerie humaine. Une lecture très utile pour supporter d'un œil détaché les multiples mesquineries du quotidien.

UNE BD

Prince Valiant de H. Foster

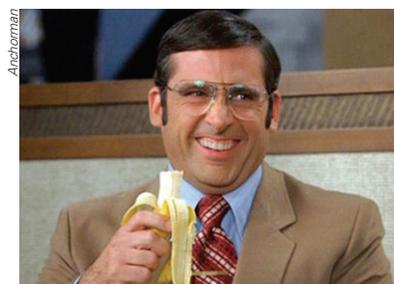
Prince Valiant, de H. Foster (1937) qui a été au cœur de mon imaginaire d'enfant, une bande dessinée historique située dans un Haut Moyen Age mythique peuplé de géants, d'ogres et de monstres, au pays de Thulé. Un attachement auquel la plastique de Valiant ne fut pas étrangère. •

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement

Il est grand temps de couper le sifflet à tous ces jacques qui tournent autour du pot avec leurs baragouinages, si bien qu'ils sont rarement au taquet...

Au jour d'aujourd'hui, il est du bon plaisir de quelques mariols de chercher des noises à la langue de Molière, par une tripotée de tours d'esprits réchauffés, un brouillamini entendu maintes fois qui à la longue sent le sapin. La vie c'est comme une boîte de chocolats, on ne sait jamais sur quoi on va tomber. Ainsi, tout le monde n'ayant pas à produire d'édito clément, certains peignent la girafe, ne pouvant la sacrifier à Vénus, et enfoncent les portes grandes ouvertes de la facilité. Moi, personnellement, je suis mi-figue mi-raisin – enfin, pour tout vous dire, j'en ai ras la casquette – face à ces pleutres,

avec qui on ne sait jamais si c'est du lard ou du cochon, mais, comme qui ne tente rien n'a rien, et qu'ils ont toujours le mot pour rire, vous répètent que dans le cochon tout est bon. Dès potron-minet, ils vous



Anchorman

répètent que leur voisine qui n'a pas inventé le fil à couper le beurre a un polichinelle dans le tiroir ou qu'il y a anguille sous roche avec leur belle-doche. Palsambleu! Ils me courent sur le haricot... Si ces enculeurs de mouche avaient ne serait-ce que la moitié de la philanthropie de l'ouvrier charpentier de chez moi, ils sauraient que le bon sens est la chose du monde la moins bien partagée, comme dirait René (Descartes, bande de merdaillons!). Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, alors que chacun y mette du sien, même Patrick qui aime les mutins, pour qu'incessamment sous peu ces

aphorismes passent l'arme à gauche. Malheureusement, les « qui vivra verra » semblent avoir l'âme chevillée au corps. Les rageux diront que je me mouche avec le coude, mais au moins, moi, j'ai trouvé ma voix; le chien aboie, la caravane passe (et le lion ne s'associe pas avec le cafard). Ça ne coûte pourtant pas la peau des fesses de se creuser les méninges deux secondes pour créer des phrases soi-même, *do it yourself!* Vous avez lu d'ailleurs, dans ce texte, un tout de mon cru. Allez, laissez parler le Boileau, le Rabelais, le Maître Gims en vous, *enjoy!* On n'a qu'une vie! •



L'auditoire

LE JOURNAL DES ETUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

OÙ ET QUAND ?

Séance de rédaction chaque mercredi à 12h15 au bureau 1190 de l'Anthropole. Accès libre et nouveaux bienvenus !



LE JOURNAL EN CHIFFRES

6 numéros papier par an

8'000 exemplaires imprimés

17 cassettes sur le campus et en ville

1 site web : www.auditoire.ch

1 page Facebook



1 compte Twitter



1 compte Instagram



1 Bouclage par mois

Le dimanche à partir de 12h, on mange, on boit, on relit des articles et on complète les dernières pages comme le CHIEN MÉCHANT



Y A QUOI DEDANS ?



UN DOSSIER
qui explore à chaque fois un nouveau thème!



DE LA SOCIÉTÉ
et des chroniques en tous genres.



DU CAMPUS
pour parler de ce que l'on connaît.



DU SPORT
pour rester mince sauf dans sa tête !



DE LA CULTURE
afin de briller devant ses amis.



COMMENT PARTICIPER ?

En venant à une séance de rédaction (chaque mercredi à 12h15 au bureau 1190 de l'Anthropole) **et/ou en s'inscrivant sur notre liste de diffusion : red.audit**. Cette liste permet de se tenir au courant de qui fait quel article et savoir quel article n'a pas encore trouvé de rédacteur, etc. **Les contributions sont libres** (petit ou grand article, dessin, reportage photo ou vidéo, etc.). **Les dessinateurs, les photographes et les personnes intéressées par le graphisme sont plus que bienvenus !**

VOS QUESTIONS – NOS RÉPONSES

- **Y a-t-il des entretiens d'embauche ?** Non !
- **Faut-il des qualifications/de l'expérience ?** Si tu en as, c'est cool, si tu n'en as pas, c'est cool aussi ! En plus, tu peux justement en acquérir.
- **Est-ce que cela demande beaucoup de temps/investissement ?** A nouveau, c'est à vous de décider à quel point vous souhaitez donner de vous pour le journal !
- **Faut-il écrire à chaque numéro ?** Non, c'est selon l'envie ! De plus, il est possible d'écrire pour le web en tout temps.
- **Quels types de sujets ?** Ceux qui sont d'actualité ! Mais ton angle peut être ludique, scientifique, etc., du moment que ton article informe le lecteur.
- **Est-ce qu'on est méchant ?** Absolument pas. On est tout à fait craquant.



CONTACT

auditoire@gmail.com

Bâtiment Anthropole
Bureau 1190
Université de Lausanne
Quartier Dorigny

On verra demain...

**Chien méchant
méchant**



A Nouvel An, on se picte la ruche, et du coup on vomit. Mais on prend aussi des résolutions un peu nulles. Et les chefs du monde, ils font pareil. Et comme on est des journalistes hyper balèzes qui sont informés de tout, eh ben on sait exactement qu'est-ce qu'ils ont décidé. Et on va vous le dire. Maintenant.

On ne vous apprendra rien, l'année 2015 touche à sa fin (enfin, sachant que le numéro que vous tenez entre les mains restera en caissettes jusqu'en mars 2016, il se pourrait bien qu'elle soit déjà largement bouclée au moment où vous lirez ces lignes, mais on va quand même faire genre, soyez cool, jouez le jeu...). Et les années, c'est comme les semaines: quand une se termine, une autre commence (et quand on y réfléchit, les mois, c'est pareil; et ça marche même avec les siècles et les millénaires, si c'est pas dingue, ça!). Et qui dit nouvelle année, dit bonnes résolutions. Comme ils ne sont finalement pas si différents que le péque-naud lambda, les chefs d'état en prennent aussi. Ainsi, pour 2016 chacun y va de sa promesse.

COP21 oblige, le climat est au centre de bon nombre de projets. Obama, ayant pour intention de faire du XXI^e siècle celui de l'écologie, a pris des engagements audacieux: "Le réchauffement est désormais une priorité du gouvernement des Etats-Unis d'Amérique." Et Obama vit que cela était bon.

La Chine, par la voix de son président, Xi Jinping, s'engage à réduire de 17,19% ses émissions de CO2 d'ici 2030. "Ce nombre m'a semblé bon, parce que mes deux filles ont respectivement 17 et 19 ans" a précisé le dirigeant.

Les pays d'Amérique du Sud, encouragés par l'audace des décisions prises par les Européens, promettent d'arrêter de rejeter des plastiques polluants dans les océans. On craint une augmentation du Sida dans ces pays*.

Angela Merkel, pour sa part, prévoit de cesser de se raser la moustache pour Movember 2016 (et il semblerait qu'elle ait de bonnes chances de battre le record de 2015).

Sensible à la situation des innombrables migrants traversant la Méditerranée pour atteindre les côtes italiennes, Matteo Renzi a l'idée d'installer des bains à remous sur toutes les plages du pays, afin de rendre l'arrivée de ces pauvres êres plus agréable.



Outre-Manche, David Cameron a pour projet de monter des stands de Filet-O-Fish tout le long des côtes britanniques, espérant ainsi y attirer plus de migrants pour soulager ses homologues (ou ses hémorroïdes).

François Hollande a quant à lui décidé de ne pas se laisser distancer par ses collègues, et a pour projet d'éradiquer "le cancer, le cholestérol et les ongles incarnés" dans toute la France, avec effet immédiat. Histoire de ne pas s'arrêter à une seule décision courageuse, le président français prévoit même de promulguer la fin de toutes les guerres, de la famine, de rendre le bonheur obligatoire pour tous et la mort strictement interdite (sous peine de mort).

Simonetta Sommaruga, soucieuse de faire du monde un plus bel endroit, promet de faire disparaître des écrans Jean-Marc Richard, Alain Morisod, Fathi Derder et, tant qu'à faire, Sarkis Ohanessian.

Selon nos sources, Francis prévoirait également d'arrêter de fumer, mais comme nous n'avons hélas pu vérifier la véracité de ces informations (ni l'identité de ce "Francis"), nous vous demanderons de prendre ce dernier point avec des pin-cettes (et il s'agit évidemment là d'une image, on ne vous demande pas vraiment de vous munir de petits clips pour saisir une suite de mots immatériels, ce serait quand même complètement con).

Ceci est une conclusion.

* Parce que du coup ils ne pourront plus coiffer leur John Thomas d'un petit capuchon de caoutchouc... Enfin, un prophylactique... Une capote, quoi. Et ils pourront plus les balancer dans l'eau, parce que c'est aussi du plastique polluant, donc ils baisseront à nu et seront plus du tout protégés, donc ils auront le sida, t'as compris ? (Cette explication de blague vous était offerte par les friteuses SEB)